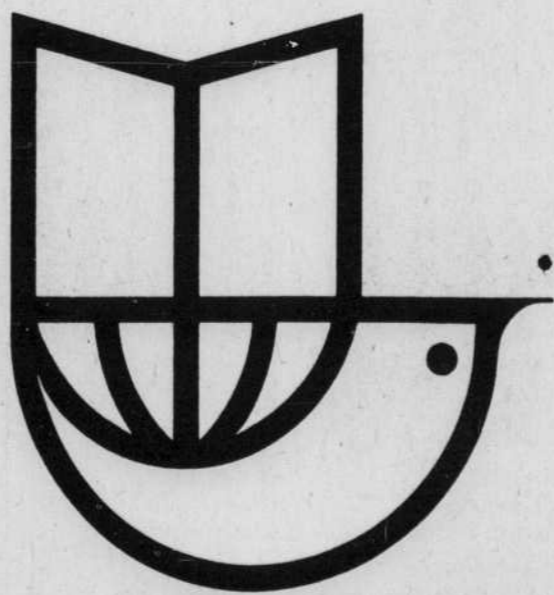


un supplément

LE DEVOIR

LA
FOIRE
INTERNATIONALE
DU
LIVRE
DE
MONTREAL



— le 18 mai 1976 —

Les Canadiens s'intéressent-ils au livre ?

par
YVON FERLAND

Que de livres! Cette impression, faite d'admiration et d'un peu de lassitude, on la ressentira peut-être en visitant les centaines de kiosques qui constitueront La Foire Internationale du Livre à Montréal. Mais n'est-ce pas celle aussi que laisse une visite aux grandes librairies ou encore une promenade à travers les rayons serrés et biens garnis de nos bibliothèques? Qui lit tous ces bouquins, qui les achète, d'où viennent-ils tous, se demande sans doute le visiteur.

Grâce à des enquêtes menées par Statistique Canada, nous pouvons, au moins partiellement, répondre à ses questions. Nous pouvons lui dire ce que les Canadiens achètent de livres et ce qu'ils empruntent des bibliothèques publiques. Nous pouvons aussi lui indiquer la source de ces abondantes collections; nous pouvons, autrement dit, lui parler de l'importation de livres que fait le Canada et de sa production nationale. Nous sommes malheureusement incapables de le renseigner sur le sujet des auteurs, même si nous reconnaissons qu'ils sont d'une importance capitale dans la production des livres. Nous espérons bien toutefois ne le laisser sur sa faim que pour un temps, car déjà nous préparons à Statistique Canada un programme de recherche au sujet des auteurs canadiens.

L'achat des livres

Mentionnons d'abord que trois grands groupes d'acheteurs peuvent être identifiés: les bibliothèques de tous genres, les commissions scolaires ou autres organismes publics et même privés et, finalement, les individus ou les ménages. Ce dernier groupe est peut-être le plus intéressant à analyser, si nous voulons estimer jusqu'à quel point les Canadiens s'intéressent au livre.

A tous les deux ou trois ans, Statistique Canada mène une enquête qui a pour objet les dépenses faites par les ménages. La dernière, dont les résultats sont disponibles, fut faite en 1972 dans huit des plus grandes villes (1). Que nous révèlent ces enquêtes?

Celle de 1972 nous dit d'abord qu'en moyenne chaque ménage des huit villes a dépensé \$18.90 pour acheter des livres, ce qui équivaut à 1/500 de son revenu annuel moyen ou, si l'on veut, à une demi-journée de ses activités rémunérées. Cette même année, ses journaux lui coûtaient \$34.30 et l'achat de téléviseurs, \$76.40. Il y eut évidemment des variations d'une ville à l'autre. Ainsi, par exemple, le ménage Montréalais achetait plus de journaux que le Torontois, soit \$43.10 au lieu de \$32.40, mais ne dépensait que \$16.70 pour le livre, c'est-à-dire environ 15% de moins que le ménage type des autres villes.

Mais cette dépense du ménage canadien était-elle supérieure en 1972 à celle qu'il faisait pour le même objet au cours des années antérieures? A première vue, il semblerait que oui, car en 1967 elle n'était que de \$15.70 et de \$17.80 en 1969. Il faut pourtant nous souvenir que ces valeurs sont exprimées en dollars courants. Si nous les exprimons en dollars constants de 1961, elles deviennent \$13.40 pour 1967, \$13.25 pour 1969 et \$11.49 pour 1972. Autrement dit la dépense réelle a diminué en moyenne de 3.1% par année de 1967 à 1972 ou, tout au moins, le nombre de livres achetés par le ménage canadien type n'a sûrement pas augmenté durant ces cinq années.

Les emprunts de livres

Point n'est besoin cependant d'acheter des livres, si l'on veut lire; on peut les emprunter des bibliothèques. En fait, est-ce que les Canadiens le font?

Chaque année, depuis assez longtemps, les bibliothèques publiques dénombrent pour Statistique Canada les prêts qu'elles font. Ainsi, en 1974, elles avaient prêté 100,938,000 livres à travers le Canada (2). Lorsque nous divisons ce nombre par le nombre de Canadiens correspondant, soit 22,446,000, nous obtenons 4.50 prêts par habitant. Ici encore, il existe d'assez fortes variations d'une province à l'autre. En fait, nous passons de 6.78 prêts par habitant en Colombie-Britannique à 1.80 au Québec, les autres provinces se situant entre ces deux extrêmes.

Chronologiquement et a-t-il aussi des variations? Pour répondre d'une façon affirmative, il suffit de constater qu'en

1945, les bibliothèques publiques ne prêtaient que 1.66 livres par habitant (3). Les prêts, en 1974, furent donc 2.7 fois plus nombreux que trente ans auparavant, ce qui équivaut à une augmentation annuelle moyenne d'environ 3.4%. Regardons-y de plus près cependant, car cette augmentation assez remarquable s'est produite surtout de 1955 à 1965. Déjà en 1970, les prêts par habitant avaient atteint 4.50. C'est dire qu'ils n'ont à peu près pas varié depuis lors. Le cadre de cet article ne nous permet pas de pousser plus loin l'analyse de ce phénomène un peu surprenant. On peut dire cependant que si les gens ont cessé d'emprunter davantage, ce n'est pas à cause de réductions dans les achats de livres. En fait, les bibliothèques publiques canadiennes, qui possédaient 1,224 livres par habitant en 1970, en avaient 1,462 en 1974. Il y avait donc un accroissement annuel moyen de 4.5%.

Nous disions plus haut que la famille type des grandes villes a dépensé, en 1972, \$18.90 pour acheter des livres. Pour ramener cette valeur à un chiffre par habitant, on peut assumer une moyenne de 3.5 habitants par ménage. Ce qui nous donnerait alors environ \$5.40 par habitant des grandes villes pour l'achat de livres. D'autre part, nous venons de dire que les bibliothèques publiques prêtaient, durant cette même année, 4.5 livres par habitant. Comme il est fort douteux qu'avec \$5.40 on puisse acheter 4.5 bouquins, on est en droit de conclure que, fort probablement, les Canadiens empruntent davantage leurs livres des bibliothèques publiques qu'ils ne les achètent.

L'importation de livres

Que le Canadien achète ou emprunte les livres qu'il lit, nous pouvons nous demander qui produit ces livres ou, si l'on veut, d'où viennent-ils. En premier lieu, nous le savons, le Canada en importe de l'étranger. Examinons donc d'abord cette source.

En nous basant sur les prix payés à l'exportateur étranger, nous pouvons calculer qu'en 1974, le Canada importait des livres et des pamphlets pour la somme de \$172,230,000 (4). Huit ans plus tôt, cette somme était de \$77,905,000.

L'écart semble considérable. Mais avant de le conclure définitivement, mieux vaudrait exprimer les deux termes de comparaison en dollars constants de 1961 (5), plutôt que de les laisser en dollars courants comme ils le sont. Les achats, ainsi mesurés, se chiffraient alors à \$90,647,000 et à \$69,745,000 respectivement. De plus, si l'on veut vraiment comparer les deux valeurs, il faut tenir compte du fait que la population canadienne a augmenté durant ces huit années. Pour contrer cet effet, il est préférable d'exprimer les importations en dollars constants par habitant. Les termes de comparaison deviennent alors \$3.93 par habitant pour 1974 et \$3.48 pour 1966. Une augmentation réelle de 13% pour les

huit ans, soit un accroissement annuel moyen de 1.5%. Evidemment, ceci ne veut pas nécessairement dire que les livres importés ont été achetés par les individus ou les ménages, ils peuvent l'avoir été par les bibliothèques ou d'autres organismes. En fait, comme on l'a vu plus haut, on sait que les bibliothèques publiques, par exemple, ont acheté de plus en plus de livres ces dernières années. Il n'y a donc pas contradiction entre l'affirmation que les ménages canadiens n'augmentent pas tellement leurs dépenses pour l'achat de livres et celle que nous faisons ici, à savoir que le Canada accroît annuellement ses importations.

Mais d'où viennent principalement les livres qu'importe le Canada? En 1974, 76% provenaient des Etats-Unis, 10.5% de la France, 8.3% du Royaume-Uni, 1.1% d'Italie, 1% de Belgique-Luxembourg et 3.1% d'une vingtaine d'autres pays. Il est clair que proportionnellement le Canada importe assez peu de livres français. Notons toutefois qu'il le fait davantage maintenant qu'en 1966, car alors l'importation venant de France ne représentait que 6.9% de l'importation totale, alors qu'en 1974 elle représentait 10.5%.

Bref, l'importation canadienne augmente d'année en année, même en valeur réelle par habitant: en outre, elle est faite, pour à peu près 85% de livres anglais de toute sorte.

L'édition canadienne

Evidemment le Canada produit aussi des livres. Les éditeurs canadiens ont estimé leur production pour 1974 à environ \$145,000,000 dont \$22,000,000 étaient le fruit d'exportation. Deux enquêtes récentes faites par Statistique Canada nous offrent une abondante information à ce sujet (6). Essayons ici d'en dégager quelques points saillants.

D'abord distinguons les manuels scolaires des livres du secteur commercial destinés à un public plus large.

Pour les manuels scolaires, les éditeurs canadiens disent avoir mis 646 nouveaux titres sur le marché en 1974, alors qu'ils en ont fait réimprimer, durant cette même année, 1,387 autres qui avaient été édités une première fois avant 1974. Ils disent aussi avoir vendu environ 1,500,000 copies de leurs nouveaux titres et près de 10,000,000 de leurs titres réimprimés. Les premiers leur rapportaient en moyenne \$8,700 par titre, alors qu'ils recevaient en moyenne \$18,500 par titre pour les seconds. Il est clair que le manuel scolaire ne se vend pas aussi bien l'année même où il est mis sur le marché: il prend quelque temps avant de s'implanter et d'être vraiment utilisé. On verra qu'il en est autrement pour les autres livres.

Des manuels qui sont publiés au Canada, certains sont des adaptations de textes venant d'autres pays, d'autres sont des traductions et enfin un troisième



groupe constitue des créations authentiquement canadiennes.

Les adaptations, au nombre de 412 en 1974, se retrouvent pour 85% au Canada anglais. En effet, de tous les exemplaires de manuels scolaires anglais vendus par les éditeurs canadiens, 37.8% sont des adaptations de manuels préparés à l'étranger. Or, même si nous n'avons pas de données très précises à ce sujet, nous savons qu'en plus, parmi les livres importés dont on parlait plus haut, un certain nombre sont des manuels scolaires. C'est donc dire qu'au Canada anglais, une large proportion des manuels scolaires utilisés ont été conçus et préparés à l'étranger.

Par contre, des manuels scolaires français, 103 sont des traductions. Le nombre d'exemplaires de ces derniers, représente 24.6% de tous les exemplaires de manuels français vendus par les éditeurs canadiens. Si on ajoute à cela un certain nombre de manuels importés, nous devons aussi conclure qu'une bonne proportion des manuels français utilisés ont été conçus en dehors du milieu.

Les livres du secteur commercial, de leur côté, forment deux groupes assez distincts, soit ceux du circuit populaire, on les appelle en anglais "mass paperback", et les autres qui peuvent être reliés ou brochés.

Les premiers, bien sûr, représentent le gros du marché, du moins quant au nombre d'exemplaires vendus. Pour toute leur production, les éditeurs disent en avoir vendu environ 90,000,000; or, de ce nombre, 72,350,000 étaient pour 1,110 titres du genre circuit populaire. Ceux-ci se répartissent de la façon suivante: 980,000 français et 71,370,000 anglais. En moyenne les premiers ont rapporté à l'éditeur un peu plus que \$2.00 la copie alors que les deuxièmes rapportaient environ \$0.30. De plus, environ 90% des recettes gagnées par les exportations de livres canadiens provenaient de ce secteur, tant et si bien qu'on nous dit avoir exporté au-delà de 50 millions d'exemplaires du circuit populaire.

Les autres livres du secteur commer-

cial ont été vendus au Canada à raison d'environ 6,000,000 d'exemplaires.

Sans tenir compte de la distinction entre les manuels scolaires, les livres du circuit populaire et les autres, nous pouvons établir que c'est dans les sujets suivants où le nombre d'exemplaires vendus par titre édité en 1974 ont été les plus nombreux: romans et littérature, 47,793; généralité, 18,960; divertissement, sport, hobbies, 7,386; philosophie, psychologie, 6,467; géographie, voyage, 5,704 et sciences ménagères, 5,040. Pour tous les 18 autres sujets de la classification de l'Unesco, les ventes par titre se sont chiffrées à moins de 5,000 en moyenne, le dernier en liste était la pédagogie et les sciences de l'éducation pour lesquelles on a vendu en moyenne 828 exemplaires de chacun des 76 titres mis sur le marché.

Dans l'ensemble, si nous excluons les romans, les manuels scolaires et les généralités, tels que dictionnaires et encyclopédies, il reste 1,030 nouveaux titres pour lesquels le nombre moyen d'exemplaires vendu par titre fut de 3,100 exemplaires.

Si, par contre, nous ne regardons que la production de livres français exclués, de la même façon que pour l'ensemble, le roman, le manuel scolaire et les généralités, nous obtenons 263 nouveaux titres pour lesquels on nous fit rapport. Leurs ventes moyennes par titre furent de 1,610 exemplaires.

Jusqu'ici nous n'avons pas tenu compte des réimpressions pour le secteur commercial. Disons simplement que relativement peu de titres sont réimprimés dans ce secteur et même, lorsqu'ils le sont, le nombre d'exemplaires vendus est beaucoup moindre que pour la première édition. A titre d'exemple, les romans réimprimés en 1974 se sont vendus à raison de 6,000 exemplaires par titre; c'est peu, si nous comparons au 47,792 des nouveautés pour la même année.

En conclusion, disons qu'au Canada nous importons davantage de livres que nous en produisons. En nous basant sur les recettes perçues soit par les éditeurs, soit par les exportateurs étrangers, les

importations représentent près de 60% de toutes les ventes de livres au Canada. Une très forte proportion de ces importations sont des livres anglais, venant surtout des Etats-Unis.

La production canadienne de livres dits de circuit populaire, est fort considérable, surtout en langue anglaise. Nous produisons aussi un nombre important d'autres titres dans à peu près tous les domaines. En moyenne, ils se vendent à raison de plus de 3,000 exemplaires par titre durant l'année de leur parution.

Nous avons vu de plus que les Canadiens lisent sûrement davantage qu'ils le faisaient il y a trente ans, en particulier parce qu'ils empruntent des bibliothèques beaucoup plus de livres qu'ils le faisaient alors, même si c'était l'époque "pré-télévision".

Pour compléter ce tableau, il serait fort intéressant de savoir quels sont les Canadiens qui lisent ou qui fréquentent les bibliothèques ainsi que le temps moyen qu'ils consacrent à cette activité. Une enquête menée à l'automne de 1975 auprès de 30,000 Canadiens portait précisément sur ces sujets. Nous en analysons actuellement les résultats. Nous devrions pouvoir en publier les conclusions à l'été.

(1) Voir 'Dépenses des Familles Urbaines, 1972', Statistique Canada, Numéro au Catalogue 62-541.

(2) Voir le Bulletin de Service, 81-001 Vol. 5 intitulé 'Bibliothèques Publiques' qui paraîtra en mai.

(3) Voir 'Bibliothèques Publiques au Canada', Statistique Canada, Numéro au Catalogue 81-205.

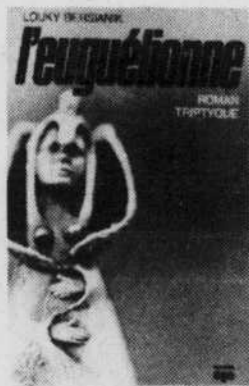
(4) Voir 'Importations par Marchandise, Décembre 1974', Statistique Canada, Numéro au Catalogue 65-007.

(5) A défaut d'un index propre à l'importation de livres, nous utilisons ici l'index des prix se rapportant à la lecture, tel que préparé par la division des index de Statistique Canada.

(6) Voir les Bulletins de Service se rapportant à l'Édition du Livre publiés par Statistique Canada dans la série 81-001.

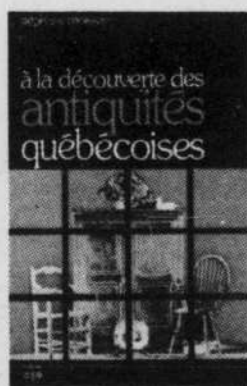
■ M. Yvon Ferland est directeur adjoint à Statistique Canada.

les éditions la presse



L'Euguelionne
par Louky Bersianik
\$8.95 (400 p.)

Le premier grand roman féministe québécois. Maniant avec un rare bonheur l'humour et l'audace, l'auteur va encore plus loin et de façon plus systématique que Kate Millett et Benoîte Groult dans l'analyse des multiples tabous qui hantent encore l'existence de "l'espèce féminine".



A la découverte des antiquités québécoises
Stéphane Moissan
\$6.95 (240 p.)

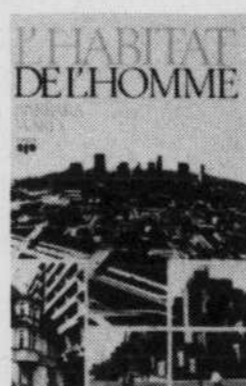
On trouvera dans cet ouvrage abondamment illustré quantité d'informations utiles sur l'identification, la restauration et l'entretien des antiquités, qu'il s'agisse de meubles, de verrerie, de pièces en étain, etc. De plus, le livre contient les noms, adresses et spécialités d'environ 250 antiquaires du Québec.

le comique et l'humour à la radio québécoise



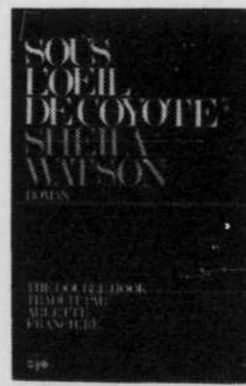
le comique et l'humour à la radio québécoise
Pierre Pagé
\$14.95 (680 p.)

Cette anthologie réunit un grand nombre de textes des émissions humoristiques diffusées par la radio québécoise entre 1930 et 1970, et nous fait revivre les agréables moments que nous avons passés à les entendre. Chacun des auteurs fait l'objet d'une notice biographique et chaque série de textes est accompagnée d'un commentaire.



L'habitat de l'homme
Barbara Ward
\$7.95 (296 p.)

En l'an 2000, une marée d'un milliard et demi de personnes aura envahi les villes du monde. Comment sera-t-elle logée et nourrie? Où travaillera-t-elle? Où trouvera-t-elle les services essentiels? Avec son don habituel pour l'image et la synthèse, l'auteur fait le bilan des possibilités d'un habitat humain, planifié et conçu pour l'homme.



Sous l'oeil de Coyote (The Double Hook)
Sheila Watson
\$5.50 (176 p.)

Au cours des années, le roman de Sheila Watson "The Double Hook" n'a rien perdu de sa force d'impact et les Editions La Presse en publient aujourd'hui cette traduction. Le coyote, selon la légende amérindienne, symbolise la peur sans nom de l'inconnu. Aux prises avec l'angoisse et l'isolement, les personnages vivent un drame qui les amènera à l'acceptation de leur condition.



Chanteaux
Georges Cartier
\$6.95 (256 p.)

Conscientes du rôle que joue la poésie dans la vie culturelle d'un peuple, les Editions La Presse présentent cet important recueil de Georges Cartier, qui constitue l'oeuvre complète à ce jour de ce poète québécois. Ce recueil renferme de ces textes dans lesquels la beauté paraît, presque sans rapports visibles avec les moyens de l'obtenir.



Dictionnaire de moi-même
Jean Ethier-Blais
Collection ECHANGES
\$6.50 (200 p.)

Dans ce nouveau livre, Jean Ethier-Blais se met à l'écoute des mots, de ses propres mots, de ceux que le hasard a déposés en lui et qui l'accompagnent depuis plusieurs années dans ses rêveries et ses réflexions. Il s'abandonne à leurs suggestions; et naissent des récits, des essais, qui composent le plus fidèle portrait d'un homme.



L'envers de l'enfance
Alice Parizeau
\$4.95 (208 p.)

Dans l'intimité de logis semblables aux nôtres, des enfants sont battus, privés de nourriture, soumis à des sévices de toutes sortes. D'autres, souvent à cause de problèmes familiaux, sont devenus alcooliques, drogués ou voleurs. Alice Parizeau ouvre pour nous dans cet ouvrage le dossier des enfants du malheur, ceux que nous voudrions pouvoir oublier.

Panorama d'une réalisation internationale

Afin de connaître les buts, objectifs ainsi que le rôle de la Foire Internationale du Livre de Montréal, les responsables des pages littéraires du Devoir m'ont invité à présenter un panorama concernant cette exposition annuelle.

■ **1961-1966:** De 1961 à 1966 inclusivement, le Conseil Supérieur du Livre, fédération d'organismes professionnels de langue française au Canada organisait une exposition au Palais du Commerce de Montréal. Cette manifestation groupait des éditeurs publiant en langue française seulement. Elle était devenue "la plus grande exposition du livre en français au monde". Nous avons suspendu l'exposition à l'occasion de l'EXPO en 1967.

Dès 1968, le CSL a entrepris des démarches auprès du Ministère des Affaires Culturelles du Québec afin de reprendre cette initiative annuelle sous les auspices des organismes du CSL. Nous nous sommes également adressés au Secrétaire d'Etat du Canada en 1970-71 en vue de l'Année Internationale du Livre tenue en 1972 sous les auspices de l'UNESCO. N'ayant reçu aucune réponse affirmative et ne pouvant compter sur des budgets essentiels à l'organisation d'un Salon ou d'une Foire, le projet a été abandonné en 1972.

■ **1973-1974:** Le 13 février 1973, le bureau de l'Association des Libraires du Québec reprenait l'étude d'un projet de Salon à Montréal. L'ALQ présentait un avant-projet au CSL et le 14 mars 1973, l'assemblée générale du CSL adoptait une résolution recommandant la création d'une foire du livre annuelle à Montréal. Le 18 avril, le directeur général du CSL, après consultation avec les sociétés affiliées: AEC, SEMSQ, AQP et ALQ présentait un projet approuvé à l'unanimité par l'Assemblée générale extraordinaire du CSL.

Des démarches étaient entreprises auprès des gouvernements pour l'obtention de subventions. Des contacts étaient établis auprès des organismes internationaux des professions de l'édition et de la librairie, en particulier auprès des Associations nationales membres de l'Union Internationale des Editeurs.

A la suite des enquêtes sur l'opportunité et la possibilité d'organiser une exposition internationale du livre annuelle à Montréal, le CSL décidait de créer la FILM, qui a été constituée en société juridique le 24 juillet 1974 par l'émission d'une charte québécoise sans but lucratif, les buts de la FILM étant "d'organiser des expositions pour la promotion et la publicité du livre, imprimer et éditer toute publication pour fins d'expositions du livre".

■ **1973-1975:** Au cours des mois qui ont suivi, le directeur général du CSL était nommé également directeur général de la FILM. Un bureau a été élu, un exécutif a été nommé, des comités ont été formés. Un projet de budget a été approuvé et soumis en vue des candidatures aux subventions des gouvernements. De nombreuses rencontres, contacts et démarches ont été entrepris auprès des autorités fédérales, provinciales et municipales (Montréal). Un comité d'honneur a été constitué, des Patrons d'honneur ont été invités à accorder leur appui moral au projet. La planification de la première FILM a duré 23 mois avant l'ouverture officielle le 15 mai 1975, Place Bonaventure, le plus grand centre d'exposition au Canada.

La première Foire Internationale du Livre en Amérique du Nord a groupé 465 stands d'exposants individuellement, 32 stands d'information professionnelle. Des participants sont venus de 63 pays, des 5 continents. Plus de 50,000 visiteurs ont pris connaissance de la production internationale. Cette première FILM a obtenu un

succès reconnu par l'ensemble des publications professionnelles de l'édition et de la librairie du monde entier.

■ **Financement:** Au départ, la FILM a été largement subventionnée. Le Gouvernement fédéral, par son Ministère de l'Industrie et du Commerce a payé le coût de fabrication de 700 stands construits dans les locaux du Ministère Information Canada et représentant un montant de un demi-million de dollars. Le Gouvernement du Québec a versé une subvention par le Ministère de l'Industrie et du Commerce au montant de \$125,000.00 et la Ville de Montréal a acquitté des frais pour soutenir les efforts de la FILM à l'étranger.

De plus, le Ministère des Communications a versé \$15,000.00 pour la tenue d'un colloque sur la communication, le Gouvernement fédéral a offert un concert lors de l'inauguration (Place des Arts à Montréal) et d'autres ministères dont le Ministère des Affaires Extérieures du Canada ont acquitté certains frais pour soutenir nos efforts à l'étranger. Le Gouvernement du Québec a offert une réception officielle à l'édition internationale, le Gouvernement de l'Ontario a offert la réception lors de la cérémonie d'inauguration, la Ville de Montréal a offert une réception après le Gala Place des Arts.

■ **1976:** Le Gouvernement du Canada, le Gouvernement du Québec, la Ville de Montréal soutiennent à nouveau la FILM par de généreuses subventions et financent en plus des projets et programmes spéciaux. Les ministères de tutelle en 1976 sont, à Ottawa: le Ministère de l'Industrie et du Commerce du

Canada — à Québec: le Ministère des Affaires Culturelles — et, à la Ville de Montréal, le Service des Sports et Loisirs et la direction générale des bibliothèques publiques.

Le Ministère des Communications a versé une subvention pour le deuxième colloque sur "L'enfant face au livre et à la télévision". D'autres ministères à Ottawa et à Québec apportent un appui financier pour des projets et programmes de même que le Gouvernement de l'Ontario pour un projet spécial.

■ **Appuis:** Depuis sa création, la FILM reçoit l'appui de tous les organismes professionnels canadiens, anglophones et francophones ainsi que des industries graphiques et de l'audio-visuel.

Objectifs et caractères

La Foire Internationale du Livre de Montréal est une manifestation professionnelle destinée à servir les intérêts de ceux qui participent à l'édition et à la diffusion des produits éditoriaux sur tous rapports à travers le monde et à développer l'édition nationale et internationale par:

● l'achat et la cession de droits d'édition, la coédition et la coproduction,

● la diffusion de livres et de tous produits éditoriaux sur les marchés nord-américains et internationaux,

● l'échange d'informations techniques et professionnelles.

La Foire veut offrir un panorama complet du monde moderne de la communication, particulièrement en ce qui touche le livre et les industries qui s'y greffent.

La Foire a pour but de faciliter et de promouvoir les échanges entre les éditeurs et ceux qui fournissent des services professionnels à l'édition.

Le français et l'anglais sont les langues officielles de la Foire.

Durée et participation

■ **Date et lieu:** La deuxième Foire Internationale du Livre de Montréal se tiendra à Montréal, Place Bonaventure, du mercredi 19 mai au dimanche 23 mai 1976 inclusivement.

■ **Heures d'exposition:** Le hall d'exposition sera ouvert durant les heures suivantes: le mercredi 19 mai, de 14 heures (inauguration officielle) à 18 heures; le jeudi 20 mai, de 9 heures à 18 heures; le vendredi 21 mai, de 9 heures à 18 heures; le samedi 22 mai, de 9 heures à 19 heures; le dimanche 23 mai, de 9 heures à 19 heures.

Le hall d'exposition sera ouvert au public de 13 heures à 19 heures, le samedi 22 mai et le dimanche 23 mai.

Participation

— Exposants Sont admis à exposer:

a) les éditeurs de tous pays, à titre individuel;

b) les agents littéraires, les représentants d'auteurs et les associations qui gèrent les droits d'auteur, à titre individuel;

c) toute personne responsable de la fabrication du livre et d'autres produits éditoriaux, à titre individuel;

d) les groupements ou associations professionnels d'éditeurs nationaux ou internationaux;

e) les autres groupements professionnels directement reliés à l'édition ou à la fabrication du livre et des produits éditoriaux;

f) les Etats, ministères et services gouvernementaux, les maisons d'édition d'Etat;

g) dans les stands collectifs, les éditeurs privés d'un pays autre que le Canada et dont le pays n'a pas à la Foire un stand national conformément aux dispositions de l'article d) ci-dessus et pourvu que ce stand collectif soit sous une gerance unique.

Tout éditeur participant à un stand collectif doit retenir au moins un tiers de stand et se soumettre aux dispositions de l'article 14.01.

h) dans le cadre d'une exposition portant sur un thème unique et déterminé, tous les éditeurs privés pourvu que ce stand soit sous une gerance unique et qu'il ait été accepté par la Direction de la Foire après qu'une demande spéciale lui ait été soumise.

Les exposants dument inscrits, auront plein droit d'accès au hall d'exposition et à tous les services durant la Foire.

—Visiteurs à titre professionnel: Libraires, diffuseurs, bibliothécaires, enseignants et acheteurs institutionnels seront admis à la Foire aux conditions fixées par la Direction de la Foire.

■ **Censure:** La Direction de la Foire n'exerce aucune censure sur les livres ou objets exposés, qui restent cependant assujettis aux lois en vigueur au Canada.

Programme 1976

Dans le cadre de son objectif permanent "Au service de l'édition et de la distribution internationale", la Foire du Livre de Montréal mettra particulière-

ment en vedette pour 1976, le thème retenu par le Comité international du livre de l'UNESCO: "Livres pour enfants" — "Books for children". Le programme comporte:

● journées professionnelles: les journées du mercredi 19 mai, à compter de 12h, jusqu'au samedi 23 mai 12h., seront exclusivement réservées aux exposants et aux visiteurs professionnels.

● une exposition de livres pour la jeunesse ainsi qu'une exposition de livres traitant de l'édition pour la jeunesse.

● un colloque sur l'édition pour la jeunesse à l'intention des exposants et des visiteurs professionnels.

● des réunions et rencontres avec la participation des libraires.

● des réunions et rencontres avec la participation des bibliothécaires.

● divers prix littéraires.

● différentes réceptions pour les exposants?

Pourquoi?

a) une nouvelle Foire internationale

b) à Montréal

a) il existe présentement dans le monde 16 Foires et expositions internationales du Livre et de l'Audio-Visuel reconnues par l'Union Internationale des Editeurs et d'autres organismes internationaux responsables.

Francfort existe depuis 28 ans, depuis l'après-guerre. C'est la plus importante, la plus solidement établie et la première axée sur la vente des droits; c'est une Foire d'éditeurs. Bruxelles existe depuis 8 ans, c'est une Foire commerciale qui obtient un énorme succès sur le plan de la vente au public.

D'autres Foires d'éditeurs sont des expositions nationales à participation étrangère: Jérusalem, Nice, Belgrade, São Paulo. D'autres sont des Foires Import-Export comme Varsovie, Sofia; d'autres sont des Foires spécialisées comme Bologne, pour les livres d'enfants et Bâle et Cannes pour l'audio-visuel.

Dès ses débuts, Montréal a rencontré de fortes oppositions pour établir une nouvelle exposition puisque les éditeurs, en avril et mai sont sollicités à participer aux expositions suivantes: fin mars: Bruxelles et Leipzig, en avril: Bologne, Jérusalem, Le Caire, au début mai à Nice, à la mi-mai à Varsovie et par la suite, les Congrès annuels aux Etats-Unis d'Amérique de American Library (ALA) et American Booksellers (ABA) en juin et juillet, en plus de nombreuses autres manifestations nationales comme la semaine de la lecture en Italie et en Espagne en avril ou en mai.

Montréal s'étant fixé des buts et objectifs identiques à Francfort, les professionnels du livre se rencontrant deux fois l'an, tous les six mois, à l'automne à Francfort et au printemps à Montréal, nous avons réussi à convaincre nos collègues de l'édition internationale que nos propositions étaient valables et que Montréal représente pour eux une possibilité unique en Amérique du Nord d'une rencontre avec le marché américain. Ainsi, Montréal tiendra sa Foire du 19 au 23 mai cette année et à la mi-avril en 1977.

Le Maire de Montréal, Me Jean Drapeau a bien défini les raisons et motifs de la tenue d'une Foire à Montréal:

"... Ce caractère d'universalité, il a été ratifié d'éclatante façon avec la tenue de l'Exposition universelle et internationale de 1967 et le sera aussi avec celle des Jeux olympiques d'été de 1976, deux grands événements qui ont provoqué à Montréal une expansion spectaculaire dans tous les domaines.

"Voilà autant de facteurs qui font de notre ville un endroit idéal pour y établir un véritable lieu de rencontre entre tous les éditeurs de livres dans le monde. Que l'on considère le livre sous son aspect culturel, éducatif ou commercial, l'industrie qui s'y rattache trouvera chez-nous une rampe de lancement inégalée en Amérique du Nord.

"Au lendemain de la deuxième grande guerre, notre ville marquait déjà un premier point avec l'installation chez elle de l'Organisation de l'Aviation Civile Internationale et de l'Association du Transport Aérien International. Aujourd'hui, quelle 20 sociétés aériennes parmi les plus importantes du monde y ont leur terminus.

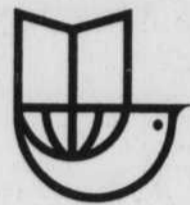
"Terminus et siège social également des deux grandes voies ferrées qui sillonnent le pays d'un océan à l'autre, Montréal est au point de convergence d'autoroutes qui la relient aux grandes villes du Canada et des Etats-Unis, où, dans un rayon de 500 milles sont rassemblés plus de 50 millions d'habitants. Le fleuve Saint-Laurent et la voie maritime du même nom en font le chef-lieu de la navigation intérieure du continent nord-américain.

"La vocation internationale de Montréal a cependant ceci de particulier: elle est universelle. Elle s'exerce dans tous les domaines de l'activité humaine; elle s'adresse à tous les pays du monde, même si des liens historiques et une langue commune nous inclinent naturellement vers la France et la



par

J.-Z.-LÉON PATENAUDE



Grande-Bretagne".

L'édition canadienne

a) francophone

b) anglophone

a) les éditeurs québécois ont réclamé et appuyé cette Foire depuis sa création. Les organismes professionnels sont responsables de sa tenue et de son succès. Depuis dix-sept ans que je participe annuellement à Francfort, je puis dire qu'un nombre limité d'éditeurs du Québec avaient participé à Francfort. La FILM permet maintenant à tous les éditeurs, grands, moyens et petits, de fréquenter, d'exposer et de travailler à la FILM et d'y rencontrer, pour négociations, les autres professionnels d'une soixan-

taine de pays pour la vente ou l'achat des droits, la distribution ou la diffusion de nos ouvrages québécois et des accords pour la distribution des ouvrages étrangers chez-nous. Des possibilités énormes s'offrent aux éditeurs canadiens des deux groupes linguistiques dans le cadre de la FILM.

b) nos confrères de langue anglaise partagent nos points de vue et appuient sans réserve la FILM. Ils jouent un rôle important sur le plan des affaires dans le monde du livre et pour eux, les résultats obtenus en 1975 leur ont permis de conclure qu'ils avaient leur part du marché et des objectifs poursuivis par les gouvernements afin de favoriser le com-

merce de l'édition et de la librairie.

Objectifs

La FILM poursuit des buts commerciaux, professionnels et industriels. De plus en plus, les buts et objectifs culturels complètent l'action et les réalisations.

Il faut noter que la FILM, sauf l'EXPO en 1967, est la première exposition à caractère vraiment international tenue au Canada. C'est la plus importante exposition à participation étrangère au Canada.

Cette réalisation d'un groupe professionnel mérite d'être soulignée. Il reste beaucoup à accomplir avec l'expérience des années et les résultats de cha-

cune des Foires. Dès à présent, nous examinons les suggestions et recommandations que nous recevons régulièrement afin de permettre à la FILM de se développer et de rendre tous les services qui sont la raison d'être de l'exposition.

Les éditeurs et les libraires du Canada sont les premiers à bénéficier des retombées économiques de la Foire. C'est ainsi que les gouvernements ont apporté leur appui financier pour lancer et établir la FILM au cours des trois premières années de son existence.

■ **M. J.-Z. Léon Patenaude** est directeur général de la Foire du Livre de Montréal et du Conseil supérieur du Livre depuis 1961

QUELQUES NOUVEAUTÉS FIDES

exposées au stand 927 de la F.I.L.M., avec un choix des grandes collections publiées par les Editions

Collection "Bibliothèque canadienne-française"

Série: Histoire et documents

LIONEL GROULX - Une importante réédition!

HISTOIRE DU CANADA FRANÇAIS

depuis la découverte

Tome I - Le régime français, 395 p.

Tome II - Le régime britannique au Canada 443 p.

ch. \$4.95

Collection "Vies canadiennes"

ROBERT RUMILLY - Une captivante page d'histoire!

HONORÉ MERCIER ET SON TEMPS

Tome I - 1840-1888, 416 p.

Tome II - 1888-1894, 418 p.

(deux volumes illustrés, sous boîtier)

\$25.00

Collection "Loisirs et culture"

MIA et KLAUS (photographes)

MUSIQUE D'ÉTÉ

Centre d'art d'Orford J M C

Texte de P. Mollet.

(Illustrations en noir et en couleurs)

\$6.00

LÉONARD BOUCHARD - Une image du patrimoine québécois!

LE CAP TOURMENTÉ ET LA CHASSE AUX OIES BLANCHES

(Nomb. illustrations, photos, cartes)

\$6.00

Ces volumes sont en vente partout et à la

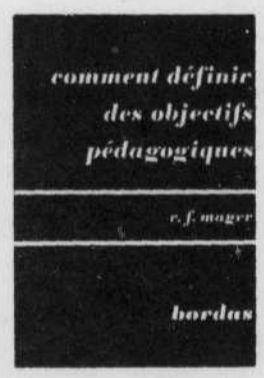
LIBRAIRIE GÉNÉRALE FIDES

235 est, boul. Dorchester,

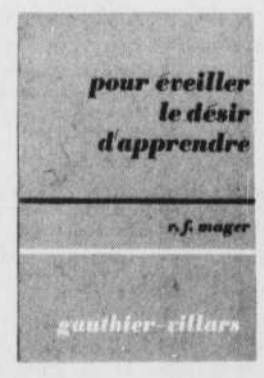
MONTRÉAL H2X 1N9 * 861-9621



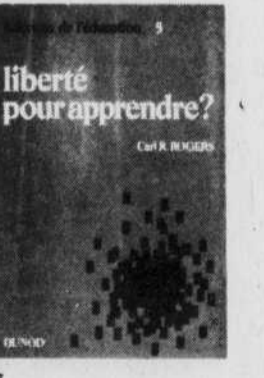
Les éditeurs qui se soucient de l'éducation vous invitent à visiter leur stand # 705-707 à la Foire Internationale du livre de Montréal



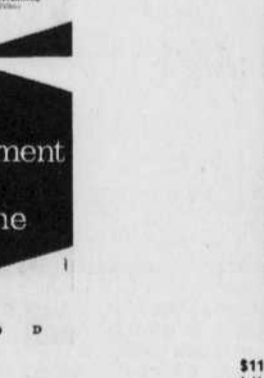
Comment définir des objectifs pédagogiques Bordas 1975
Traduit de l'anglais 50p. \$6.75
L'auteur s'attache à l'étude d'une question essentielle: la définition des objectifs dans l'enseignement.
La présentation est originale: à maintes reprises, une question est posée au lecteur en bas de page et il lui faut choisir la réponse la plus appropriée avant de passer à la page suivante. Les textes de ce livre programmé s'adaptent ainsi aux besoins de chacun et on les suit sans être distrait par des explications superflues.
Fait rare en ce domaine, l'auteur ne manque pas d'humour, ce qui ne gêne en rien cette réflexion d'ensemble sur les programmes éducatifs et les méthodes pédagogiques.



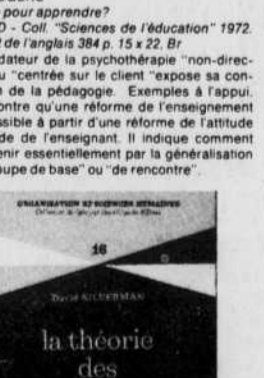
\$5.95
Pour éveiller le désir d'apprendre
Gauthier-Villars 1974, 108 p.
Ce petit livre, très concret, comprend de nombreux exemples précis; il est d'une grande clarté, qualité majeure de R.F. MAGNER qui a l'art de présenter en termes simples des problèmes complexes.
Le sujet, exposé de façon originale, intéressera à coup sûr un vaste public: tous les enseignants, les étudiants en pédagogie, les écoles normales, sans oublier les parents d'élevés.



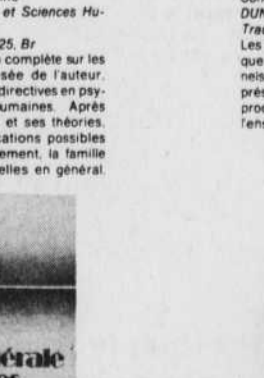
\$13.95
C.R. ROGERS
Liberté pour apprendre?
DUNOD - Coll. "Sciences de l'éducation" 1972
Traduit de l'anglais 384 p. 15 x 22. Br.
Le fondateur de la psychothérapie "non-directive" ou "centrée sur le client" expose sa conception de la pédagogie. Exemples à l'appui, il démontre qu'une réforme de l'enseignement est possible à partir d'une réforme de l'attitude profonde de l'enseignant. Il indique comment y parvenir: essentiellement par la généralisation du "groupe de base" ou "de rencontre".



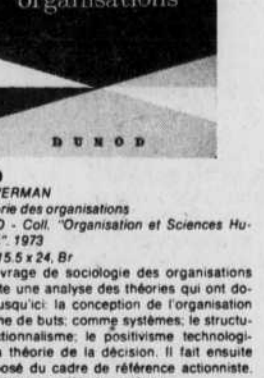
\$11.25
C.R. ROGERS
Le développement de la personne
DUNOD - Coll. "Organisation et Sciences Humaines" 1969
Traduit de l'anglais 372 p. 16 x 25. Br.
Ce livre donne une information complète sur les multiples aspects de la pensée de l'auteur, promoteur des méthodes non directives en psychothérapie et en relations humaines. Après avoir exposé ses recherches et ses théories, l'auteur en montre les applications possibles dans la vie sociale, l'enseignement, la famille et les relations interpersonnelles en général.



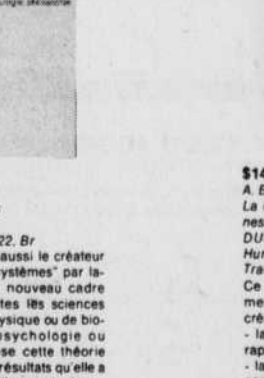
\$13.20
D. SILBERMAN
La théorie des organisations
DUNOD - Coll. "Organisation et Sciences Humaines" 1973
240p. 15.5 x 24. Br.
Cet ouvrage de sociologie des organisations présente une analyse des théories qui ont dominé jusqu'à la conception de l'organisation en terme de buts, comme systèmes, le structuro-fonctionnalisme, le positivisme technologique, la théorie de la décision. Il fait ensuite un exposé du cadre de référence conceptuelle, alternative au modèle de systèmes.



\$18.95
L. VON BERTALANFFY
Théorie générale des systèmes
DUNOD - 1973
Traduit de l'anglais 312 p. 15 x 22. Br.
Biologiste connu, l'auteur est aussi le créateur de la "théorie générale des systèmes" par laquelle il tente de définir un nouveau cadre théorique utilisable pour toutes les sciences modernes, qu'il s'agisse de physique ou de biologie, de sociologie, de psychologie ou d'économie. L'ouvrage expose cette théorie sous son aspect mathématique, les résultats qu'elle a obtenus et les discussions qu'elle a soulevées.



\$14.50
A. BEAUDOT
La créativité: d'après les recherches américaines.
DUNOD - Coll. "Organisation et Sciences Humaines" 1972
Traduit de l'anglais 288 p. 15.5 x 24. Br.
Ce livre dégage les trois axes les plus fondamentaux des recherches américaines sur la créativité depuis 1950:
- la créativité en tant qu'aptitude et dans ses rapports avec l'intelligence;
- la personnalité créative décrite par ses traits caractéristiques ou faisant l'objet d'une approche psychanalytique;
- la créativité et l'environnement familial et scolaire.
L'ouvrage comporte, en outre, la description d'un test de créativité.



\$14.50
A. BEAUDOT
La créativité: d'après les recherches américaines.
DUNOD - Coll. "Organisation et Sciences Humaines" 1972
Traduit de l'anglais 288 p. 15.5 x 24. Br.
Ce livre dégage les trois axes les plus fondamentaux des recherches américaines sur la créativité depuis 1950:
- la créativité en tant qu'aptitude et dans ses rapports avec l'intelligence;
- la personnalité créative décrite par ses traits caractéristiques ou faisant l'objet d'une approche psychanalytique;
- la créativité et l'environnement familial et scolaire.
L'ouvrage comporte, en outre, la description d'un test de créativité.

L'édition d'art au Québec

Avec cette deuxième foire internationale le public a la possibilité de voir d'excellents livres non seulement par leur contenu mais aussi par leur présentation. Comme dans toutes ces manifestations internationales le livre d'art aura sa place. Parler de l'édition d'art au Canada est fort difficile car il n'existe pas vraiment de maison spécialisée dans ce domaine et cela surtout à cause de la rentabilité. Certes de temps en temps un éditeur met sur le marché un tel produit mais les résultats ne sont pas très heureux.

Lorsqu'on considère le marché canadien dans son ensemble il est peu important et encore moins du côté français. Ensuite nous n'avons pas de noms vedettes. J'entend par là qu'un livre sur Chagall, Matisse ou encore Gauguin aura un pouvoir d'attraction beaucoup plus grand qu'un livre sur Riopelle, Borduas ou Molinari. De ce fait le marché sera plus important donc un tirage en conséquence et un meilleur prix de revient et de vente. A cela il faut ajouter la renommée de l'auteur. Mais ici nous touchons un cercle vicieux car pour atteindre une certaine notoriété internationale il faut publier et non pas seulement publier mais aussi vendre.

A partir de ce tour d'horizon il faut voir le côté technique, c'est-à-dire la production d'un ouvrage à un prix de revient le plus bas possible afin de toucher un très grand public. Tout d'abord l'équipe qui prépare un tel ouvrage doit avoir non seulement une bonne base technique mais aussi une excellente culture et ceci concerne particulièrement l'agent de fabrication. Ce dernier s'occupe du texte, en fait la révision afin de corriger les imperfections, les erreurs de dactylographie, parfois présente quelques suggestions à l'auteur. Il est aussi en partie responsable de l'icographie car il doit recommander les meilleures photographies, voir à ce qu'elles ne soient pas plus grandes que les originaux, ni rognées, ni tronquées et qu'elles soient placées non loin de la référence dans le texte. Tout ceci doit être accompli en parfaite collaboration avec l'auteur car certains compromis sont parfois nécessaires pour satisfaire les techni-

ques d'impression. Pour la réussite d'un livre d'art la concision et la précision du texte, son iconographie, sa présentation (blancs des marges du haut, bas et côtés), sa pagination, ses titres (faux-titre, grand titre, titre courant) tout cela est d'une grande importance. Un livre d'art qu'il soit considéré de luxe ou demi-luxe doit être plaisant à regarder, à lire et vous laisser une bonne impression afin de le feuilleter une nouvelle fois selon votre bon plaisir. Une fois que le texte a été révisé, accepté par l'auteur le manuscrit dactylographié est prêt pour les étapes suivantes, soit tout d'abord le maquetiste puis la composition du texte. A partir de ce stade il est impératif de n'apporter aucun changement au texte. Je veux dire que l'auteur ne doit plus faire de

faire une estimation du coût, c'est-à-dire calculer le nombre de pages, comment seront placées les reproductions en couleur, quel genre de reliure on emploiera. Et de telles personnes ne foisonnent pas sur le marché du travail. Il semble que peu ou sinon pas de maisons d'éducation ne donnent des cours spécialisés en maquette. Dans le cas de la Galerie nationale, une institution publique, elle est astreinte aux règles gouvernementales c'est-à-dire le système de soumission. On envoie le manuscrit à plusieurs graphistes qui font un devis et le meilleur marché est retenu. Malheureusement ce système n'est pas toujours adéquat. Une fois que le graphiste est choisi ce dernier présente une ou plusieurs maquettes et l'on décide qu'elle

Généralement on fait appel à l'une des deux dernières solutions car la première est certainement la plus économique mais les pages se décollent et au bout de quelque temps il reste une couverture et des feuilles séparées. La solution du collage des photos couleurs sur les pages des livres n'est pas très appréciée des bibliothécaires car le public lecteur a tendance à subtiliser les reproductions collées.

Quand on parle de reproductions couleurs il faut penser à faire une séparation des couleurs c'est-à-dire 4 négatifs ou positifs selon le procédé employé et de la produire 4 plaques d'impression et évidemment passer une même feuille quatre fois dans la presse pour obtenir la reproduction exacte. On comprendra que le coût des pages couleurs est élevé et c'est pourquoi on groupe plusieurs reproductions sur la même plaque afin de minimiser les coûts de production. C'est aussi l'agent de fabrication qui est responsable du bon à tirer pour les couleurs et à partir de mauvaises séparations de couleur on ne peut vraiment pas obtenir de bonnes impressions.

Une fois que l'on a décidé du nombre de pages en couleur, du papier utilisé ainsi que la reliure le maquetiste prépare le manuscrit pour la composition. Il donne les instructions à suivre au compositeur. Ici l'agent de fabrication intervient en tant que coordonnateur et voit à la bonne marche du travail demandé. A la composition il y a de nombreux problèmes car il semble que le métier de typographe se désintègre. Avec les nouvelles méthodes de composition on utilise l'ordinateur qui justifie et coupe les mots selon son programme. De ce fait on obtient pas toujours ce que l'on désire. Les accents semblent être un cauchemar pour les machines. Certes ces maisons de composition blâment les machines qui sont produites aux Etats-Unis mais ces mêmes machines sont utilisées en Europe où les langues sont différentes et ont pas mal d'accents. Ici je pense que le client (maison de composition) n'exige pas des compagnies constructrices de machines ces spécifications pour la langue française. De plus le personnel



Un métier difficile, sans espoir immédiat de rentabilité

ne travaille pas toujours dans sa langue maternelle et cela a des conséquences dans le travail. Du côté technique il n'existe pas de code typographique bien établi chacun utilisant différents livres importés d'Europe ou des grammaires et encore des dictionnaires pour connaître les bonnes coupures de mots ou bien la capitalisation de certains mots. Alors qu'en langue anglaise il existe plusieurs livres ou manuels tel A Manual of Style de l'University of Chicago Press. Ce genre de manuel est une source inestimable d'information. Malheureusement cela n'existe pas en français nulle part. Ce que l'on peut regretter c'est que les arts graphiques ne semblent pas avoir un standard très élevé dans les CEGEP qui donnent de tels cours. Avec de bons ty-

pographes et des bons correcteurs d'épreuves bien des fautes seraient évitées j'entend par là des fautes techniques. Je ne veux pas entrer dans des détails trop élaborés mais je pense que les maisons d'édition devraient être plus intrinsèques avec les ateliers de composition car il y a vraiment une différence entre un travail pour une agence de publicité, une revue et un livre.

Une fois que les placards ont été corrigés et vérifiés je citerai comme exemple la fin des paragraphes qui doivent comporter au moins un mot complet, on fait la mise en page suivant les instructions du maquetiste. Ce dernier ainsi que l'agent de fabrication doivent surveiller cette phase afin qu'aucune page ne manque, que les paragraphes se suivent bien, que les reproductions en couleurs ou en noir et blanc occupent la bonne place et qu'elles soient accompagnées des légendes appropriées. En ce qui concerne la mise en page aucune coupure de mot n'est acceptée à la dernière ligne d'une page impaire car cela ralentit la lecture et peut induire en erreur; la fin d'un paragraphe ne peut pas se faire en haut d'une page et à la première ligne comme d'ailleurs un sous-titre ne peut être la dernière ligne d'une page. Tout ceci demande du métier mais combien de fois cela n'est pas respecté. Une fois les pages montées et vérifiées ainsi que les dernières corrections faites on passe à la tierce (bleu). C'est en fait la première feuille imprimée et sortie de presse sur laquelle on signe le bon à tirer. On doit faire les dernières vérifications comme les reproductions, la pagination (voir si tous les cahiers sont dans le bon ordre), regarder si le ne s'est pas glissé des saletés ou taches sur les films qui se sont reproduits sur la plaque et de là sur les feuilles. Une fois le bon à tirer donné l'éditeur reçoit l'ouvrage terminé prêt pour la vente. Comme on peut le voir les opérations pour produire un livre sont assez nombreuses et complexes ce qui demande un personnel qualifié. La formation d'agent de fabrication (réviseur de texte, correcteur d'épreuve, coordonnateur) se fait sur place dans la maison d'édition. Il n'existe pas actuellement de cours d'édition à proprement parlé.

On peut comprendre que le prix d'un bon livre soit assez élevé et que pour que le prix de vente soit raisonnable il faut un grand tirage ce qui semble assez difficile dans notre pays. Pour diminuer le prix de revient on peut utiliser une grande presse donc moins de feuille à tirer car sur chacune d'elle il y aura un plus grand nombre de pages. Ensuite c'est la production d'un livre bilingue où il est possible d'obtenir une économie d'environ un tiers. Par exemple un livre peut être tiré à 1500 exemplaires en anglais et 500 en français alors qu'en une seule édition on tire à 2000 exemplaires ce qui est sans contredit plus économique. Lorsqu'on publie deux éditions séparées (français, anglais) on doit utiliser le même montage afin de diminuer les coûts. J'entends par là que seulement le texte est remplacé, les reproductions restant à la même place.

Pour le livre d'art au Canada il y a un marché mais il n'est pas assez développé pour faire vivre une maison d'édition. Pour le moment ce sont les divers gouvernements par l'intermédiaire des musées qui produisent ce genre d'ouvrage. C'est généralement à partir d'une exposition que l'on produit un livre et il sera connu la plupart du temps comme catalogue d'exposition. Ce qui est malheureux c'est que cette classification semble être péjorative dans le sens qu'une certaine partie de la population

pense à un catalogue, genre inventaire, produit par un grand magasin à rayon. Ce n'est pas le cas, car les catalogues d'expositions ne sont pas une simple énumération d'objets ou d'œuvres exposés mais présentent un sujet à partir d'une exposition. C'est-à-dire qu'il n'est pas nécessaire de visiter l'exposition pour lire et comprendre le livre. Lorsque cette connotation péjorative aura disparu certainement que la vente s'en ressentira. D'autre part il est à remarquer que dans les critiques publiées dans les journaux autant anglophones que francophones on mentionne si peu le livre produit à cette occasion et même parfois on l'ignore complètement. Je pense qu'il y a une certaine éducation du public à faire et les responsables des sections arts et livres devraient mettre plus en évidence non pas seulement le contenu mais la présentation, le graphisme, la maquette qui sont des parties intégrantes et importantes d'un livre. Je dirai même que le livre doit être considéré à part car une exposition est éphémère alors que le livre survit et peut être utilisé par plusieurs générations. Ce n'est pas du jour au lendemain que l'on changera la mentalité des gens sur l'appréciation de la beauté d'un livre mais ceci doit être préparé insensiblement. D'ailleurs depuis 1973 le ministère de l'Industrie et du Commerce du Canada s'intéresse de plus en plus au livre et le Comité canadien des plus beaux livres a été créé. Chaque année sont décernés des prix aux plus beaux livres qui sont par la suite exposés au pays et à l'étranger. Ce concours est connu sous le nom "Les plus beaux livres", Design Canada.

Certes un livre est plus attrayant mais on peut aussi, avec des publications de format tabloïd, présenter un aspect de l'art fort simplement et de bon goût. Je ne citerai que pour mémoire cette petite publication de la Galerie nationale du Canada, intitulé Journal mise sur le marché au prix de 50¢ et qui présente un sujet particulier avec de bonnes reproductions en noir et blanc et le tout dans un excellent emballage.

Le grand problème dans l'édition et tout particulièrement celle de l'art est la diffusion. Tout le monde en a parlé mais pour le moment il ne semble pas y avoir de solution miracle. Si je prends comme exemple les publications des différents musées avec une plus grosse vente les livres seraient moins chers et on pourrait certainement avoir un plus grand nombre de reproductions en couleur. Avec certains artistes il est nécessaire de reproduire le plus grand nombre de leurs œuvres en couleur car en noir et blanc on peut difficilement interpréter et là je pense à Toussaint ou à Molinari. La couleur est essentielle. Même si nous considérons des livres sur l'art canadien dont le prix est vraiment bon marché, il semble que les bibliothèques de la province fassent peu d'acquisitions. Pourtant on nous a souvent servi un slogan sur les bienfaits de la culture. Que faire pour une meilleure diffusion? Peut-être qu'un gouvernement devrait réagir.

Pour avoir une plus grande production de livres d'art certainement qu'une subvention est nécessaire. Peut-on avoir une collaboration entre l'industrie privée et l'Etat, j'entends par là les musées autant provinciaux que fédéraux? Ceci est possible mais les critères sont tellement différents qu'il faudra certainement beaucoup de patience et de compromis de part et d'autre pour que l'on puisse produire des livres dignes de ce nom sur les artistes canadiens. Le livre ne cesse de charrier à travers le temps le témoignage de notre évolution tout en demeurant un maillon de celle-ci. C'est l'expression d'un individu, d'un groupe, d'une collectivité et d'une nation. Le livre est le support attitré de l'idéologie d'un pays et son meilleur ambassadeur spirituel. Espérons qu'avec toutes ces manifestations à propos et autour du livre nous serons bénéfiques et tout spécialement dans la production de livre d'art et sur l'art.

M. Jean-Claude Champenois est chargé principal des publications françaises de la Galerie nationale du Canada à Ottawa. Il nous prévient que les opinions qu'il exprime dans cet article lui sont personnelles et n'engagent point l'établissement où il exerce son activité professionnelle.

par JEAN-CLAUDE CHAMPENOIS

corrections ou d'améliorations car le prix de ces rajouts ou soustractions est trop élevé. D'autre part cela ralentit la programmation du travail. Du côté technique lorsqu'on utilise le plomb (monotype ou linotype) il était encore assez facile de remanier une partie de ligne. Maintenant avec les films (composition à froid) il faut assez souvent composer plusieurs lignes ce qui peut amener de nouvelles erreurs. De plus le film n'est pas non plus un produit bon marché. Les auteurs ont été habitués trop longtemps à faire des corrections et il est difficile pour eux d'accepter ce fait: le manuscrit dactylographié est le produit fini.

Le choix du maquetiste est crucial et le succès du livre en dépend. Il y a un certain nombre de graphistes au pays mais peu sont des maquetistes. Un graphiste qui s'occupe de publicité n'est pas nécessairement une personne qui peut produire un bon livre. Il doit avoir une bonne connaissance de ce que représente un livre, les différentes étapes, le papier à utiliser, le caractère, les reproductions en couleur et la reliure. Il doit avoir un œil typographique adapté à ce genre de production. De plus il doit

sera la finale. A partir de la maquette choisie l'éditeur, le chef des publications et l'auteur peuvent demander quelques modifications afin de satisfaire les critères de la maison d'édition. C'est à ce moment que l'on discute des reproductions en couleur qui font toute la différence non seulement dans la présentation mais aussi dans le prix de vente. Ce qui est important ici c'est la reliure employée. Je veux dire par là que suivant la reliure on peut avoir plus ou moins de reproductions et leur emplacement peut varier. Avec une reliure dite parfaite (rognage et collage) on peut introduire les pages selon la nécessité et sans compter. Alors qu'avec une reliure à cahiers cousus et par la suite collés ensemble on ne peut qu'ajouter des reproductions couleurs entre les dits cahiers et faire une sorte d'entente en couleurs. Il y a une autre solution c'est celle du collage des reproductions couleurs sur la page du livre; ceci doit être fait manuellement donc, à un prix plus élevé. On emploie cette méthode lorsque le papier utilisé pour l'ensemble du livre est de couleur et qu'il serait ainsi impossible d'approcher de la réalité des œuvres reproduites.



Les Éditions du Jour NOUVELLES PARUTIONS



LA PARTIE DE BAGGATAOUE de Guillaume Dunn

C'est une partie de baggataoué qui sert de thème à ce dernier ouvrage de GUILLAUME DUNN. Après les Forts de l'Outaouais, l'auteur nous fait vivre un conte fantastique inspiré des moeurs et coutumes des indiens d'avant la découverte du Canada. BAGGATAOUE est un mot indien qui signifie jeu de balle et qui désignait la crosse, le sport le plus populaire chez les indiens d'alors. La crosse demeure toujours le sport national officiel des Canadiens.

\$5.95

LE BRUIT ET LA SANTÉ de Jean-Marc Brunet, n.d. de la Clinique Naturiste Brunet

Le bruit exerce une foule d'effets néfastes sur la santé de l'homme moderne. Il l'atteint à tous les niveaux: physique, mental et social. Le présent ouvrage de Jean-Marc Brunet, n.d., président du Mouvement Naturiste Social et membre de l'Académie des Sciences de New York, est sa quinzième oeuvre. Il met en lumière la tragique situation du bruit et expose les moyens de lutter efficacement contre cette autre forme de pollution. On y apprend quelles sont les mesures à prendre, tant sur le plan individuel que collectif, pour se mettre à l'abri des dangers du bruit.

\$5.95



CORBEILLE DE FINS DESSERTS de Juliette Lassonde

Dans une présentation graphique des plus inédites, Juliette Lassonde nous présente une Corbeille de Fins Desserts qui rappelleront à plusieurs les recettes secrètes de nos mères. Depuis les Fraises à l'Eau de Rose et les Ananas et Fraises au Grand Marnier, en passant par la Crème Glacée de Grand'maman l'auteur nous fait connaître d'autres secrets culinaires inestimables dont: Le Sirop pour recouvrir la voix, le Miel de Rose, la Tarte des Draveurs, le Gâteau Henri Bourassa et l'Orangine Royale.

\$4.95

LE PARADIS, C'EST L'AUTRE de Marcel Alexandre

Après nous avoir conviés à méditer sur les rapports parents-enfants dans "Des enfants... des problèmes...", premier livre de sa trilogie, Marcel Alexandre nous invite cette fois à réfléchir sur les relations hommes-femmes. Prenant le contre-pied de l'affirmation sartrienne: "L'enfer, c'est les autres", l'auteur soutient que "Le Paradis, c'est l'Autre", mais à des conditions bien précises. De la sensibilité spéciale de l'auteur à l'égard du langage, résulte un style pur, rythmé comme le vers, qui séduit l'esprit, charme le coeur.



\$4.95

LES ÉDITIONS DU JOUR

5705 est rue Sherbrooke, Montréal H1N 1A7

Si vous désirez obtenir un ou plusieurs de ces volumes, prière de remplir la formule ci-dessous et la retourner avec votre chèque ou mandat-poste.

<input type="checkbox"/>	LA PARTIE DE BAGGATAOUE	\$5.95
<input type="checkbox"/>	LE BRUIT ET LA SANTÉ	\$5.95
<input type="checkbox"/>	CORBEILLE DE FINS DESSERTS	\$4.95
<input type="checkbox"/>	LE PARADIS, C'EST L'AUTRE	\$4.95
Nom _____		
Adresse _____		
Ville _____		
<input type="checkbox"/>	Chèque ou mandat-poste ci-joint	Total \$ _____

La Foire internationale du livre de Montréal du 19 au 23 mai 1976

NOUVEAUTÉS

Courtepointes

Poèmes par Gaston Miron
14 x 21 cm., 56 pages - Prix: \$2.00

Un arbre chargé d'oiseaux

par Louise Maheux-Forciér
13 x 23 cm., 144 pages - Prix: \$4.80

Travaux du 11e Colloque de droit comparé

15 x 21 cm., 204 pages - Prix: \$5.00

Critique épistémologique de l'analyse systémique

de David Easton par Denis Monière
15 x 23 cm., 320 pages - Prix: \$9.00

En vente chez votre libraire et aux:

Éditions de l'Université d'Ottawa
65, avenue Hastey
Ottawa, Ont.
K1N 6N5

Une inquiétante première place pour l'importation du livre

Avec des achats à l'étranger de \$204 millions en 1975, le Canada conserve la première place parmi les importateurs de livres et demeure le marché extérieur le plus prospère pour les grandes maisons d'édition internationales.

Ainsi, moins de 1% de la population mondiale fournit près de 12% de la demande internationale de livres, selon des données récentes de l'Office statistique des Nations Unies. Per capita, les achats canadiens outre frontières dépassent \$9, un taux nettement supérieur à celui de tous les autres pays à l'exception de la Suisse (\$12). La Belgique importe pour \$6 par habitant, la France, pour \$2 et les Etats-Unis, pour \$0.50 seulement. (tableau 1)

Ce niveau élevé des importations ne tient pas compte des \$119 millions versés à l'étranger pour l'achat de journaux, revues et périodiques.

Si soixante pays écoulent une partie de leur production littéraire au Canada, il faut dire que le marché est dominé par un trio qui contrôle 96,3% des ven-

tes: les Etats-Unis (76,7%), la France (11,4%) et le Royaume-Uni (8,2%).

Ces importations dépassent largement la production des principales maisons d'édition canadiennes; ces dernières ont déclaré en 1974 avoir vendu pour \$144 millions de leurs propres livres alors que les importations atteignaient \$172 millions cette année-là.

Et si l'on compare ces achats à l'étranger avec les ventes canadiennes à l'extérieur du pays, l'écart devient inquiétant.

Au cours des cinq dernières années, la valeur des exportations de livres et brochures a doublé passant de \$8,5 millions à \$17,2 millions. Cette croissance ne peut faire oublier qu'en chiffres absolus, ces ventes représentent moins de 9% des importations.

La balance du commerce extérieur dans le domaine du livre ne montre que des signes très modestes d'amélioration; le taux de couverture des importations par rapport aux exportations n'a progressé que de 3% depuis 1970. Au cours de cette période, le commerce international du Canada montre un soldat largement positif ce qui signifie que le livre joue un rôle nettement négatif dans les échanges avec l'étranger. (tableau 2)

Phénomène encore plus troublant; le déficit canadien ne se limite pas seulement aux trois grands mentionnés plus haut. Tous les principaux partenaires tirent un avantage de leurs échanges avec le Canada. Même Hong-Kong vend plus de livres qu'il n'en achète au Canada. Il faut parvenir à la douzième position dans la liste de fournisseurs pour remarquer que l'Australie donne au Canada un solde positif dans ces échanges. (tableau 3)

Si on isole le marché francophone, on constate que celui-ci compte pour 13% de l'ensemble des importations. Les Québécois seraient-ils moins enclins à acheter des livres d'outre frontières? Non. Il faut expliquer cet écart avec la proportion de la population francophone (27%) par le fait que les francophones achètent un très fort volume de livres en langue anglaise. S'ils se comportent comme la moyenne canadienne face aux livres étrangers, un dollar sur deux est dépensé pour des ouvrages en langue anglaise.

La vraisemblance de cette hypothèse se vérifie aisément en parcourant les rayons des librairies universitaires ou les comptoirs des gares au Québec où l'édition anglophone occupe une place importante.

Ainsi, le marché du livre reproduit en accentuant le scénario classique du commerce extérieur canadien. Premiers producteurs mondiaux de papier, le Canada et le Québec vendent de plus en plus de matières premières et achètent une proportion accrue de produits finis.

Dans le cadre d'une politique commerciale orientée vers l'abaissement progressif des tarifs douaniers, il est difficile d'imaginer des relèvements tarifaires. La prochaine ronde de négociations du GATT devrait marquer une étape nouvelle vers la disparition prévisible des droits de douanes.

Dans le domaine du livre, c'est chose presque faite, puisque sur les \$171 millions importés en 1974, plus de 75% sont entrés en franchise et la valeur impossible n'a pas dépassé \$40 millions.

Il ne faut donc pas voir d'avantages fiscaux considérables dans cette dépendance à l'égard des éditeurs étrangers. C'est plutôt du côté d'une croissance plus soutenue des exportations que la politique commerciale devrait pencher au cours des prochaines années.

L'exemple français montre qu'une amélioration en ce domaine ne peut résulter que d'une concertation accrue entre l'Etat et les éditeurs. Ces partenaires auraient avantage à mieux préciser les objectifs poursuivis par des politiques intégrées au niveau de chacune des trois phases du processus: création, édition et distribution.

Il ne serait pas inutile de revoir les efforts déployés actuellement par les ressources existantes en fonction d'une politique plus audacieuse et plus cohérente.

Comment le critère de "viabilité commerciale" d'un ouvrage doit-il être considéré dans l'allocation des subventions gouvernementales?

La structure des entreprises d'édition leur permet-elle d'étendre leurs ramifications à l'étranger? La plupart des éditeurs canadiens sont de taille plutôt modeste. On remarque souvent la faiblesse du capital par rapport aux stocks des entreprises.

Il n'y a présentement aucune maison d'édition dont les actions sont entièrement transférées sur le marché boursier. La dernière de ce groupe, Harlequin Enterprises, est tombée récemment sous le contrôle du Toronto Star.

Les maisons d'édition se répartissent en sociétés privées dirigées par quelques actionnaires ou en filiales complètement intégrées au sein de groupes industriels importants.

Cette géographie financière ne permet pas toujours l'apport du dynamisme dont l'industrie aurait besoin pour percer à l'étranger.

En mettant au monde "Livres du Canada", Ottawa croyait résoudre une bonne partie du problème de la distribution. Mais les résultats médiocres de l'agence gouvernementale montrent que cette formule n'est pas la plus efficace.

Après ces fastueuses sorties parisiennes et londoniennes, pourquoi ne pas jeter un coup d'oeil du côté de marchés plus excentriques?

Au chapitre des "produits", faut-il continuer à promouvoir tous les genres ou ne serait-il pas préférable de se limiter à des ouvrages peut-être un peu plus périphériques mais jouissant d'une plus longue vie commerciale. En ce sens, la conversion au système métrique donnera un coup de pouce au manuel scolaire.

Mais là encore, la détermination d'objectifs "nationaux" pourrait se heurter aux intérêts de filiales canadiennes d'entreprises étrangères (très actives dans le secteur scolaire) qui se partagent le monde, de façon différente...

Tout en cherchant à combler ces créneaux, il faut encore s'interroger sur les possibilités inexploitées qui découlent de la position stratégique du Canada et du Québec entre les marchés américains et européens, particulièrement francophones. Les "arrivages" de traduc-

par
MICHEL NADEAU

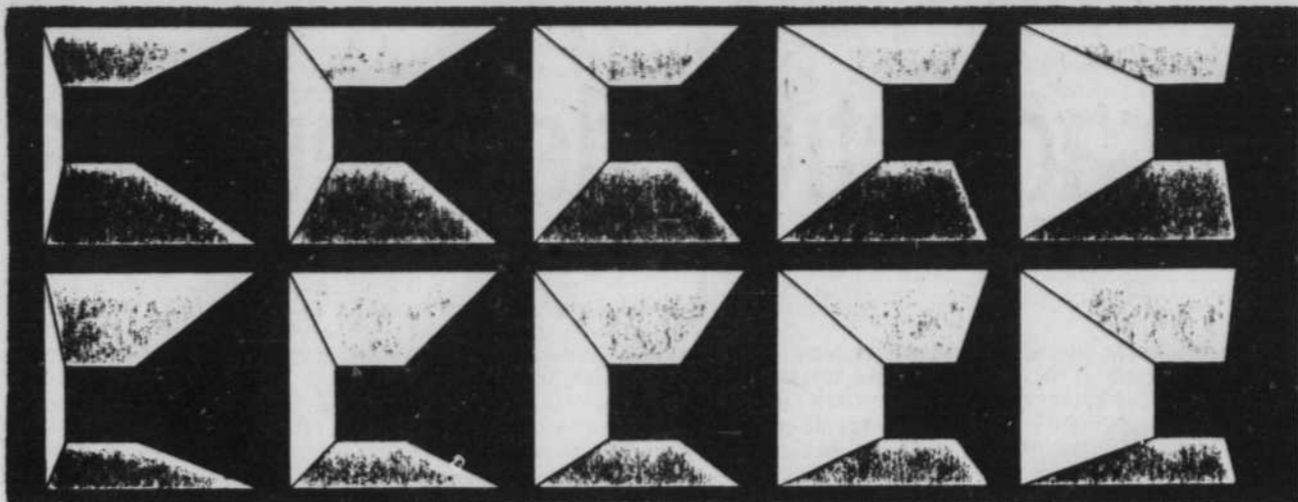


TABLEAU 2
Le commerce extérieur du livre Canada: 1970 - 1975
(en millions de dollars)

	1970	1971	1972	1973	1974	1975
Exportations:	7,1	8,5	10,3	12,8	15,8	17,2
Importations:	125,8	132,1	135,0	154,3	171,5	204,2
Balance:	-118,7	-123,6	-124,7	-141,5	-155,7	-187,0
Taux de couverture (1 ÷ 2)	5,6%	6,4%	7,6%	8,3%	9,2%	8,5%

Sources: Statistique Canada, Importations par marchandises et Exportations par marchandises. Note: Ces données tiennent compte des échanges de dictionnaires et de livres religieux mais excluent les publications gouvernementales et les livres d'images pour enfants.

TABLEAU 1
Demande internationale de livres

PAYS	Importations en 1973 ('000 de \$)	% de l'ensemble des importations mondiales
Canada	133,059	11,9
Etats-Unis	117,494	10,5
France	101,999	9,1
Suisse	72,659	6,5
Allemagne	65,772	5,9
Belgique-Lux.	59,372	5,3
Grande-Bretagne	57,235	5,1
Australie	55,373	5,0
Pays-Bas	54,518	4,9
Autriche	38,110	3,4
Mexique	30,801	2,8
Japon	22,699	2,0
Italie	19,645	1,8
Nouvelle-Zélande	19,312	1,7
Afrique du Sud	15,042	1,3
Autres...	253,710	22,72
Total: Monde	1,116,800	100%

Source: Office statistique des Nations Unies et Centre français du commerce extérieur. Note: Ces données diffèrent légèrement des statistiques canadiennes en raison de leur présentation en \$ américains et du mode d'évaluation des importations.

TABLEAU 3
Le commerce du livre: les partenaires du Canada 1975

PAYS	Importations		Exportations	
	en millions de dollars	%	en millions de dollars	%
1. - États-Unis	156,587	76,7	49,0	12,299
2. - France	23,209	11,4	13,7	1,377
3. - Grande-Bretagne	16,780	8,2	6,7	1,161
4. - Belgique	1,778	0,9	3,3	0,329
5. - Suisse	1,245	0,6	1,0	0,064
6. - Italie	1,055	0,5	1,1	0,062
7. - Pays-Bas	1,037	0,5	18,8	0,138
8. - Japon	0,708	0,3	1,0	0,053
9. - Allemagne, O.	0,681	0,3	1,0	0,109
10. - Hong-Kong	0,529	0,3	n.d.	0,009
11. - Espagne	0,088	0,04	0,2	0,016
12. - Australie	0,084	0,04	1,0	0,701
Autres...	0,418	0,2	-	0,930
Total	202,4	100%	-	17,248

(1) Ces pourcentages s'appliquent aux données de 1973. Source: Statistique Canada

Les Editions de l'Homme, Robert Laffont et Marabout, et la Librairie Bertrand de la Place Bonaventure vous invitent à prendre connaissance de leur fonds d'édition

VENEZ RENCONTRER DES AUTEURS DE BEST-SELLERS à la galerie des boutiques, allée centrale, Place Bonaventure



LE MERCREDI 19 MAI 1976

14h00 à 15h30
Cyril Simard
15h30 à 16h30
Suzanne Lapointe
16h30 à 17h30
Henri Tranquille

LE JEUDI 20 MAI 1976

12h30 à 13h30
Roger Lesourd
(démonstration de kung-fu)
12h45 à 13h30
Martin Gray
CONFÉRENCE
(Mini-théâtre,
Place Bonaventure)
14h00 à 15h00
Paul Pouliot
14h00 à 16h00
Paul Provencher
15h00 à 16h00
Jean-Pierre Charbonneau
19h30 à 20h30
Martin Gray

Jean-Pierre Aumont sera là le jeudi 20 mai de 12h30 à 1h15 pour y signer son livre: «Le Soleil et les ombres».

LE SAMEDI 22 MAI 1976

14h00 à 15h00
Soeur Berthe
14h00 à 15h00
Jacques Laurin
15h00 à 16h00
Roger Lesourd
(démonstration de kung-fu)
19h30 à 20h30
Martin Gray

LE VENDREDI 21 MAI 1976

12h30 à 13h30
Roger Lesourd
(démonstration de kung-fu)
14h00 à 16h00
Denis Brodeur
Yvon Pedneault
Livres signés par Guy Lafleur aux 50 premiers acheteurs
19h00 à 20h00
Robert Viau
Jean Daunais

LE DIMANCHE 23 MAI 1976

14h00 à 15h00
Soeur Berthe
15h00 à 16h00
Michel Solomon
16h00 à 17h00
Jacques Barrette
16h00 à 17h00
Jacques Laurin
19h30 à 20h30
Martin Gray

l'hexagone

récentes parutions

PIERRE PERRAULT

Chouennes, poèmes 1961-68

GILBERT LANGEVIN

Griets, poèmes

LORENZO MORIN

Le Gage, poèmes

LUCIEN FRANCOEUR

Suzanne le cha-cha-cha et moi, lettres

GILLES DES MARCHAIS

Poésies, essais

DIFFUSION: LIBRAIRIE DÉOM - 845-2320

Nouvelle librairie

LIBRAIRIE DES ÉDITIONS PAULINES
FILLES DE SAINT-PAUL

4362, rue Saint-Denis
Métro Mont-Royal / Montréal 849-3585

(La Librairie des Filles de Saint-Paul quitte le 33 ouest Notre-Dame pour s'établir à 4362 Saint-Denis).

Livres, disques, posters,
audio-visuel, salle de consultation.

Ouvert de 9 h 15 à 17 h 15,
jeudi et vendredi jusqu'à 21 h.

Stationnement gratuit à l'arrière.

Un phénomène récent au Québec la traduction des oeuvres littéraires

La traduction littéraire existe depuis toujours dans le monde occidental, mais ce n'est que récemment qu'elle est née au Québec, tout au moins comme métier. C'est-à-dire que celui qui la pratique peut arriver, dans certains cas, à gagner sa vie. Car il y a eu, bien sûr, tout au long de notre histoire, des oeuvres qui ont été traduites de l'anglais au français (Fréchette, déjà, avait traduit un roman du Canadien anglais William Dean Howells). Mais c'était l'exception.

A quoi est dû ce phénomène? A notre faible population. L'éditeur québécois qui ne peut compter que sur un public de quatre millions et demi de francophones, ne pouvait en effet se permettre d'ajouter à son coût de production déjà élevé, les honoraires d'un traducteur. Alors que pour son vis-à-vis de langue anglaise, s'appuyant sur une population de seize millions, sans compter le nombre important de lecteurs qu'il a toujours pu aller chercher aux Etats-Unis, le problème était moins grave. A-t-il eu pour autant souvent recours à la traduction de nos auteurs québécois? Pas vraiment. Mais pour des raisons différentes. Pour l'inciter à présenter à ses lecteurs anglophones des auteurs dont le nom, la plupart du temps, était peu connu en dehors du Québec, il fallait lui faciliter les choses. Un éditeur a beau être rempli de bonne volonté, il lui faut avant tout être un bon homme d'affaires, s'il ne veut pas voir périr sa maison, à brève échéance. Or, aujourd'hui, l'éditeur québécois a, pour publier des traductions, des possibilités financières beaucoup plus grandes; et l'éditeur canadien d'expression anglaise prend de son côté un moins grand risque en publiant nos auteurs.

Que s'est-il donc passé pour que la situation soit ainsi modifiée? Un fait très simple: la création, en 1973, par le Conseil des Arts du Canada, d'un programme d'aide à la traduction dans l'une ou l'autre des deux langues officielles. Cette aide s'adresse aux éditeurs canadiens établis, publiant des ou-

vrages d'auteurs canadiens (dont l'éditeur est également canadien), traduits par des Canadiens (de naissance, immigrants reçus depuis 12 mois, ou naturalisés). Les montants accordés par le Conseil des Arts sont liés au nombre de mots contenus dans l'ouvrage et ils varient suivant la difficulté de l'oeuvre, et la réputation du traducteur. Ces sommes ne sont peut-être pas encore très élevées, mais nous ne sommes qu'au début de l'expérience, et si celle-ci s'avère viable, tout le monde y gagnera, à commencer par les traducteurs. L'essentiel n'est pas combien le Conseil accorde, mais qu'il ait créé cette aide, rendant possible la publication de traductions au Canada d'une langue officielle à l'autre.

Mais quels effets tangibles a eus jusqu'à présent — c'est-à-dire trois ans après sa création — ce programme d'aide à la traduction du Conseil des Arts? Dans le sens français-anglais, il a considérablement augmenté le nombre des traductions; dans l'autre sens, au Québec, il a créé la traduction littéraire. Un exemple: au CLF, dans les quinze années qui ont précédé la mise en marche de ce programme d'aide à la traduction, seulement quatre de ses titres avaient été publiés en anglais. En trois ans, depuis, six livres ont été traduits ou sont en voie de traduction.

Quand le CLF, d'autre part, créa la Collection des Deux Solitudes, et m'en confia la direction, son idée était de faire connaître au monde francophone, les grands auteurs canadiens d'expression anglaise. Notre in-

attention était de publier douze titres en trois ans, et d'aborder ensuite un rythme probablement beaucoup plus lent. Nous ne soupçonnions pas la richesse de cette littérature que nous ignorions en dehors de deux ou trois grands noms, pour la simple raison qu'elle n'a à peu près jamais été traduite en français. La découverte de romanciers tels que Margaret Laurence, Robertson Davies, Morley Callaghan, Mordecai Richler, W.O. Mitchell, Constance Beresford-Howe, pour n'en nommer que quelques-uns, s'avérait une expérience passionnante. C'est toute une nouvelle source d'inspiration, de sensibilité, d'expérience qui nous était révélée. Différente de celle des écrivains anglais qui avaient servi de modèles aux générations précédentes de Canadiens anglophones — ou même des Américains, leurs contemporains. Une littérature jeune aussi, actuelle, né — en ce qui concerne le roman tout au moins — au cours des dernières décennies, et dont les auteurs, par-delà les différends historiques et politiques, nous ressemblent, parce qu'ils ont grandi, dans cette même nature féroce, capiteuse, cruelle et en même temps d'une douceur et d'une paix à vous faire chavirer du bonheur de vivre. Des écrivains qui se veulent avant tout conteurs, qui, s'ils ont une thèse à défendre ou des préoccupations socio-économiques à exposer comme c'est souvent le cas, le font habilement, sans pour autant interrompre l'histoire qu'ils racontent ou en retirer le moindre intérêt. C'est dire que ce n'est pas

un roman de Callaghan qu'il nous faut publier, mais une demi-douzaine, pas un livre de Margaret Laurence, mais toute son oeuvre, et il en est de même pour Richler, Mitchell, et plusieurs autres. Sans compter les jeunes comme Roy MacSkimming, dont nous venons de publier *Formentera*, ou Clarke Blaise, Richard B. Wright, ou d'autres encore qui de jour en jour nous sont révélés.

C'est dire qu'il nous fallait trouver des traducteurs, et pour rendre justice au talent des auteurs que nous avions choisis, des traducteurs exceptionnels. Qu'en est-il?

Notons d'abord, qu'il existe maintenant au Québec, une Association des traducteurs, fondée. Il y a deux ans, lors d'un symposium organisé par le Conseil des Arts du Canada, à Stanley House. Elle compte aujourd'hui une trentaine de membres, francophones et anglophones, dont plusieurs ont déjà prouvé leur excellence.

Quel est le bagage indispensable du traducteur littéraire? Prenons le cas qui nous occupe. A mon humble avis, il lui faut une bonne base de culture générale et connaître à fond sa langue, avoir aussi une connaissance approfondie de l'anglais — et si besoin est de l'argot et des régionalismes — du milieu que l'auteur décrit, et des littératures anglaise et américaine, auxquelles se réfèrent fréquemment les auteurs canadiens anglophones dans leurs ouvrages. Enfin, il est indispensable qu'il ait lui-même du style. Il est bien évident que le traducteur idéal d'un grand écrivain est un autre

grand écrivain... il n'est que de penser à Baudelaire traduisant Poe, ou Proust, Ruskin. Mais les grands écrivains sont généralement trop occupés à rédiger leurs propres oeuvres... il faut attendre l'occasion, comme ce fut mon cas pour Claire Martin — dont la traduction de *L'Ange de Pierre*, de Margaret Laurence, paraîtra en juin — et Jean Simard, qui traduit chez nous Mordecai Richler. L'un comme l'autre n'étant pas en période de création, accueillent avec joie la possibilité de se "tenir en forme" en pratiquant les rigoureuses disciplines de la traduction littéraire. C'est une chance énorme, il va de soi, qu'un écrivain doit avoir des atomes crochus avec l'écrivain qu'on lui propose de traduire, sans quoi il n'éprouverait aucun plaisir à faire son travail, et serait peut-être même incapable de donner le meilleur de lui-même. Peut-être aussi certains écrivains sont-ils dans l'impossibilité d'épouser le style, la conception d'un autre créateur.

Ce qui nous amène à faire une

par

MICHELLE TISSEYRE



parenthèse pour parler de la traduction littéraire elle-même. S'agit-il de faire d'un ouvrage étranger un livre français? C'est la thèse française. Mais je ne suis pas sûre d'être entièrement d'accord. Pour moi, la traduction littéraire consiste beaucoup plus à épouser d'aussi près que possible le style, la sensibilité, la façon de voir et de concevoir les choses de l'auteur que l'on traduit — même si cela paraît étrange à notre entendement ou à notre oreille habitués au français, je dirai même d'autant plus, à condition bien entendu d'écrire réellement en français et de ne pas coller au texte original de si près que ce soit du charabia ou que ça sente la traduction. Je lisais l'autre jour dans l'Express une critique d'un roman espagnol traduit en français où il était dit que le traducteur "avait saisi la musique" de l'auteur. Quelle réussite, quelle belle chose! Car chaque auteur étranger a forcément sa musique, et comment la faire entendre, si l'on se contente de la transformer en auteur français? C'est d'ailleurs une phrase que l'on entend souvent chez les intellectuels français — auteurs ou éditeurs — quand il s'agit de nos propres livres québécois: "Nous n'avons pas la même sensibilité". Et alors! N'est-ce pas un enrichissement que de venir en contact avec une sensibilité différente!

Tout le monde le sait, le traducteur québécois a un très grand piège à éviter, c'est l'anglicisme. Entourés que nous sommes d'anglophones et de gens qui parlent une langue relâchée, pour ne pas employer d'expression plus mordante, il nous faut exercer une extrême vigilance, pour ne pas glisser dans l'anglicisme ou le barbarisme ou le jocal (à moins que ce dernier ne soit motivé par le texte original). Et la meilleure façon d'y parvenir, ainsi que je l'ai moi-même découvert, c'est de lire du français, encore du français, et du bon français évidemment. Ainsi a-t-on à l'oreille la phrase française, les expressions françaises si importantes lorsqu'il s'agit de trouver des équivalences à l'anglais.

Ceci dit, nous avons en contrepartie, un très grand avantage sur les traducteurs français (de France) pour traduire des écrivains canadiens de langue anglaise. C'est d'appartenir au même pays, au même continent — ce qui est parfois tout aussi important, bien que le Canada anglophone ne soit pas les USA — d'avoir la possibilité de côtoyer depuis le plus jeune âge, comme ce fut mon cas, des Canadiens anglais. Ainsi, au-delà des dictionnaires, acquiert-on ce que les Anglais appellent le "gut feeling", littéralement "sentir quelque chose dans ses tripes". Naim Kattan, dans une critique récente d'ouvrages américains traduits en France, déplorait l'incompréhension du traducteur vis-à-vis de certains mots ou de certaines expressions propres à ce continent. Je me souviens entre autres de "Bitter Lemon", boisson gazeuse que tout le monde ici connaît, qui avait été traduit par quelque chose d'assez cocasse, et n'ayant rien à voir avec la limonade en question. Pour ma part, étant en train de traduire les souvenirs de l'été '29 de Morley Callaghan — passé à Paris en compagnie de Ernest Hemingway et de Scott Fitzgerald — j'eus la curiosité de lire Paris est une Fête, de Hemingway, pour voir si leurs souvenirs concordent (il se trouve que ce livre a été écrit quelques années plus tôt et ne traite pas des mêmes choses, mais cela n'a rien à voir ici). Je suis tombée sur des perles comme "chemisette" pour sweatshirt, et quelques autres que j'aurais bien dû noter. Quant à Duddy Kravitz, de Mordecai Richler, que Jean Simard vient de retraduire, et qui sera publié à l'automne, on ne peut pas, en lisant la traduction française, ne pas grincer des dents en lisant Saint Joseph

Boulevard, et Saint Dominique Street. L'argot parisien employé par les deux chauffeurs de taxi de la rue Saint-Urbain est par ailleurs tout aussi agaçant — même si les lecteurs français ne se sentent pas dépayés! Ce n'est pas Jean Simard qui connaît bien le "ghetto St-Urbain", qui aurait pu faire ce genre d'erreur — irrecevable pour des lecteurs québécois.

Conclusion: tout québécois peut être bon traducteur. Faux. Tout traducteur québécois peut bien traduire les ouvrages canadiens-anglais. Archi faux. L'enfer est hélas pavé de traducteurs aux bonnes intentions et assez paradoxalement, ce ne sont pas toujours ceux qui ont le plus de diplômes ou le curriculum vitae le plus impressionnant qui font les meilleurs traducteurs littéraires... Deux des meilleurs que je connaisse n'ont jamais suivi de cours ou décroché de diplômes de traduction. Ils se sont tout simplement un jour essayés à traduire une oeuvre (ce fut le cas pour Sheila Fischman traduisant *La Guerre, Yes Sir!* de Roch Carrier). Mais il faut croire qu'ils avaient en plus d'un don certain, ce bagage dont je parlais plus haut. Comment, dans le cas d'un éditeur, reconnaître les bons traducteurs? Dans mon cas, étant donné que c'était chez nous le commencement d'une belle aventure, j'ai voulu aider des traducteurs à se former. J'ai vite compris que c'était peine perdue. A plusieurs reprises, on m'a apporté le premier chapitre ou les vingt premières pages d'un roman. Il y avait du travail à faire, mais on acceptait volontiers toutes les corrections et nous envoyions alors ledit texte au Conseil des Arts (qui tient à s'assurer de la qualité des traducteurs choisis par l'éditeur.) Une fois acceptés, certains traducteurs m'ont présenté un travail irrecevable, à peine mieux qu'un premier jet, qu'il fallait refaire presque entièrement avant de pouvoir le publier, ou bien que le traducteur refusait de retravailler, ac-

cusant l'éditeur de "saboter son style", traducteurs qu'au moins une fois nous avons été forcés de remplacer.

A mesure que la collection s'est fait connaître, j'ai reçu nombre de demandes de la part de traducteurs dont le dossier paraissait prometteur. Mais chat échaudé craint l'eau froide. J'en suis venue à opter pour une équipe réduite, sûre, dont je connais le sérieux et les capacités.

Nous avons je le répète d'excellents traducteurs. Et il faut noter que nos auteurs ont été admirablement servis par les traducteurs de langue anglaise, parmi lesquels de grands talents se sont révélés: Joyce Marshall (Gabrielle Roy), Alan Brown (Languevin, Aquin), Philip Stratford (Claire Martin), Sheila Fischman (Roch Carrier, Marie-Claire Blais), Patricia Claxton (l'historien Marcel Trudel, Nicole Brossard).

Qu'en est-il enfin, du public québécois? Comment réagit-il aux romans canadiens d'expression anglaise?

Il est encore trop tôt pour parler chiffres. Il faut d'abord les faire connaître, et cela, de nos jours, étant donné les débordements de la publicité où l'on remarque à la fois tout et rien, se fait beaucoup plus de bouche à oreille que par la publicité payée, semble-t-il. C'est donc une entreprise de longue haleine. Mais je suis en mesure d'affirmer que nous avons eu au CLF une foule de réactions enthousiastes, ce qui est fort encourageant, car cette collection nous l'avons créée dans l'espoir, par la littérature, d'amener nos deux races à se mieux connaître, mais surtout d'inciter par l'exemple les éditeurs canadiens anglophones à publier nos auteurs de plus en plus.

■ Michelle Tisseyre, elle-même traductrice, est la directrice de la collection de romans anglais traduits en français, au Cercle du livre de France.

Editions du RENOUVEAU PÉDAGOGIQUE

8955, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL, H2N 1M6 T6l. (514) 384-8760

A la fine pointe
de la pédagogie du succès

Depuis dix ans, les Editions du Renouveau Pédagogique ont produit de nombreuses collections dans différentes disciplines, plus particulièrement en nursing, en mathématiques et en sciences.

Offrir aux élèves et aux professeurs, des instruments d'apprentissage et d'enseignement aux ressources multiples, adaptés aux besoins actuels et inspirés des plus récents développements de la pédagogie nord-américaine d'expression française, telle est la constante fondamentale qui caractérise les collections que vous proposent les Editions du Renouveau Pédagogique.

Venez nous rencontrer.
Nous sommes au kiosque 805 A.
(Foire Internationale
du Livre de Montréal.)

ÉDITIONS DU RENOUVEAU PÉDAGOGIQUE
8955, BOUL. SAINT-LAURENT
MONTRÉAL, H2N 1M6 T6l. (514) 384-8760

Venez rencontrer vos auteurs qui dédicaceront leurs plus récentes nouveautés.

Samedi 22 mai 1976

1 à 3 h.

- Henriette Major, *Bonjour Montréal*
- Louise Darios, *Reportages du Chat Alexandre au Brésil*
- Maryse Côté, *Les chandeliers d'argent*

3 à 5 h.

- Michel Cailloux, *Bobino et Nic & Pic*
- Claude Poirier et Serge Wilson, *La belle perdrix verte - Jean-le-paresseux*

5 à 7 h.

- J. Rudel-Tessier, *Julien Noir fait ce qu'il peut*
- Robert Hénen, *Sharade, aventureuse de l'espace*
- Gabriel Bastien, *M. Petitpois*

Dimanche 23 mai 1976

1 à 3 h.

- Christiane Duchesne, *Lazaros Olibrius - Le triste dragon*
- Pierrette Lafrenière-Vincent, *Amélie raconte la longue histoire des chiens*
- Michèle Lapointe et René Rioux, *Cléo*

3 à 5 h.

- Professeur Henri Gazon, *Connais-tu ton signe? - Astrologie pour la jeune génération*
- Rosanne Laflamme, *Rosanne*

5 à 7 h.

- Maurice Gagnon, *Le maniaque du traversier*
- Jean Côté, *A la vie, à la mort*



ÉDITIONS HÉRITAGE
Stand 912

Réflexion sur une politique nationale de traduction

Pourquoi s'obstine-t-on à traduire en anglais la littérature canadienne d'expression française? La réponse réside dans la situation que partage le Canada avec d'autres pays au passé colonial, situation qui fait d'eux des pays culturellement sous-développés. Si nous avons besoin de connaître notre littérature, c'est afin de sortir d'une telle catégorie. Mais, connaître notre littérature exige un échange entre les deux groupes linguistiques dominants dans le pays. Cette échange, important, a été négligé ou conduit d'une façon incohérente durant un grand laps de temps. Il est temps, à présent, d'en accélérer la cadence si nous voulons atteindre notre objectif qui est d'affirmer notre autonomie culturelle au sein de la moitié nord du continent américain.

Les Canadiens ont grandi, comme naturellement, sous la domination culturelle de Paris, de Londres et de New York, de telle sorte qu'ils n'ont jamais considéré cette situation comme anormale; en ce qui concerne les Canadiens d'expression anglaise, la proximité immense des États-Unis, et de son énorme appareil culturel, a encore accentué le problème. La conséquence de cette triple domination s'exprime le plus simplement dans le fait que nous ignorons notre propre littérature, qu'elle soit d'expression française ou anglaise. De fait, une véritable barrière de livres étrangers se dresse entre nous et notre littérature et nous... pour ne pas parler d'un parti pris négatif à notre propre endroit.

Bien que le fait de cette domination étrangère soit indéniable, en tant que tel, son influence relative peut être délimitée par les efforts que nous faisons pour y échapper. Les traductions bilatérales, la publication, la distribution des littératures canadiennes, au niveau professionnel et selon des standards internationaux, sont autant de choses devenues pour nous d'une importance capitale, en ce qu'elles indiquent que nous avons pris conscience de notre propre littérature. En ce qui concerne particulièrement les écrivains canadiens de langue française, tout un groupe de littérateurs du 19ème siècle ou contemporains, sont désormais sortis de l'ombre pour participer pleinement au grand courant de la littérature canadienne par le biais de la traduction, et ce particulièrement durant la dernière décennie. Si un tel effort se perpétue sans relâche, les étudiants de langue anglaise de la prochaine génération seront aussi familiers avec des noms comme Aubert de Gaspé, Ringue, Roy, Lemelin, Hébert, Ferron, Dantin, Guévremont, Laberge, Harvey, Leclerc, Aquin, Ducharme, Rivest, Bessette, Bugnet, Blais, Martin, Girard, Savard, Richier, Tremblay, Maillet, Richard, Renaud, Poulin, Jasmin, Godbout, Godin, Beaulieu, qu'ils le seront avec des noms comme Haliburton, Grove, McClung, Roberts, Connor,

des concepts, des croyances ou des sectes.

Il était autrefois périlleux de publier des traductions. Ce n'est encore aujourd'hui. A Harvest House, notre maison de publication qui opère à Montréal, il y a quinze ans que nous avons pensé à éditer une collection consacrée à la littérature canadienne d'expression française en traduction anglaise. Dès 1960, des avis nous avaient été donnés en ce sens et des aides offertes par des individus privés. Bien que nous eûmes alors conscience de l'importance d'une telle politique, nous n'avions alors ni la disponibilité financière ni le personnel adéquat pour le faire. Ce n'est qu'en 1971 que nous avons fait le plongeon, quasi inévitable pour nous, éditeurs montréalais qui connaissons les éditeurs, les écrivains de langue française et le besoin général. Pourtant, aujourd'hui encore, cette collection de traductions accuse encore des pertes financières, malgré les contributions appréciables que dispense depuis quatre ans le Conseil des arts du Canada. A ce propos, il n'est pas inutile de préciser que le Conseil des arts du Canada ne fournit pas aux éditeurs canadiens un capital de travail réel; de fait, ses subventions, annuelles et données en un bloc, ne couvrent qu'une fraction mineure du coût d'exploitation pourtant maintenu à son minimum. D'ailleurs, à l'inverse du théâtre, du ballet ou des orchestres symphoniques pour lesquels le Conseil des arts du Canada (ainsi que des subventions additionnelles en provenance des municipalités et des provinces) assure un support permanent ainsi que de bons salaires pour les directeurs et les artistes, aucun éditeur canadien n'est favorisé de cette façon.

Mais il est une autre raison essentielle pour que nous devrions rendre accessible, dans les deux langues, la littérature canadienne ancienne et contemporaine. Jusqu'à présent, nous n'avons guère réussi à composer une histoire unifiée du Canada. S'il nous arrive de nous sentir frustrés à considérer le manque de maturité et de générosité qui est nôtre, dès lors qu'il s'agit de définir une tradition historique qui comprendrait les indigènes, les flux et le reflux des populations des États-Unis, les migrations internes des Canadiens et, plus particulièrement depuis le début de ce siècle, les plus récents mouvements d'immigration en provenance d'Europe, d'Asie, d'Afrique du nord, des Indes occidentales et d'ailleurs, peut-être aurions-nous avantage à avoir recours plus souvent à notre littérature de fiction qui est une source inépuisable d'histoire sociale. Que valent les traditionnalistes et les réactionnaires qui sont encore parmi nous, face à la connaissance et au pouvoir d'appréciation de ce que nous sommes que nous pouvons trouver à la fréquentation intime de nos oeuvres de fiction littéraire? En fait, notre communauté grandira en communion au fur et à mesure que cette intimité s'approfondira. Les murs qui nous séparent s'écrouleront dès que l'on s'apercevra que d'autres gens partagent le même destin et les mêmes problèmes, bien plus que des institutions,

que de sa complexité. Une telle demande doit souvent attendre trois ou quatre mois avant de recevoir une réponse. Il n'est pas infrequent que la demande soit refusée; l'éditeur doit alors revoir complètement le spécimen de traduction qu'il adjoint à sa demande avant de réitérer sa démarche. Il arrive que certains manuscrits soient purement et simplement refusés. Il nous est arrivé, par exemple, que l'une de nos demandes ait été rejetée sous prétexte que les lecteurs du Conseil des arts n'avaient pas aimé le livre... C'était un ouvrage d'Yves Thériault! Néanmoins, une portion convenable de nos manuscrits ont été acceptés dans un délai de quelques semaines,

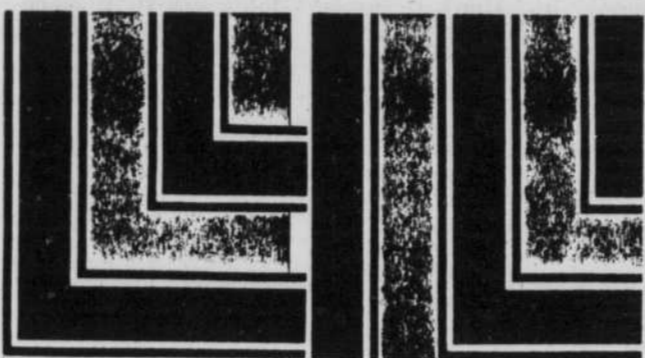
pas dans le cadre de notre série. Néanmoins cet afflux de projets qui n'ont pas été sollicités est un sous-produit de nos activités qu'il nous plaît de recevoir comme un feedback qui nous prouve que nous sommes entendus et compris.

Parmi les maisons d'édition qui ont apporté une contribution majeure à la traduction des ouvrages canadiens de langue française en anglais, McClelland and Stewart doit être mentionné en tout premier lieu. Son programme, dont les débuts datent de 1959 pour se continuer aujourd'hui, groupe des oeuvres de Lemelin, Gabrielle Roy, Marie-Claire Blais et Diane Giguère. Le premier livre

de The French Writers of Canada, en 1972, qui a déjà publié une ou plus des oeuvres d'Yves Thériault, Anne Hébert, Jacques Ferron, Louis Dantin, Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Benoit, Claire Martin. Nous publierons cette année des oeuvres de Georges Bugnet, Gérard Bessette, Albert Laberge, Rodolphe Girard, Félix-Antoine Savard, Léo-Paul Desrosiers, Félix Leclerc et autres.

Cela nous mène à la question de savoir quelle est la somme relative de traductions publiées de l'anglais au français par rapport aux traductions du français à l'anglais. Stafford et Newman, déjà mentionnés, ont listé, sans toutefois être exhaustifs, 250 titres d'ouvrages littéraires publiés de français à l'anglais contre 120 de l'anglais au français. En d'autres termes, les éditeurs canadiens-anglais ont publié deux fois plus de livres originalement canadiens-français que leurs confrères ont fait pour les ouvrages canadiens-anglais.

par
MAYNARD GERTLER



plus particulièrement quand le traducteur prévu était déjà connu du Conseil des arts du Canada. Cependant le procédé n'est jamais automatique et un caprice est toujours possible.

Toutefois le véritable travail commence quand le traducteur a terminé son ouvrage et que le véritable travail d'édition commence. Un court roman ou un recueil de nouvelles peuvent demander plusieurs centaines d'heures de travail qui se traduisent pour la maison éditrice en milliers de dollars. La seule façon de pouvoir réaliser de tels projets, et ce dans bien des cas, est que l'éditeur travaille lui-même, sans salaire, ou qu'il investisse de ses ressources personnelles dans le travail.

Durant ce temps, la subvention, dans la plupart des cas et à quelques exceptions près, est versée en plusieurs fractions au traducteur selon l'état d'avancement de son travail. L'éditeur n'est pas le récipiendaire mais l'administrateur de cette subvention, bien que celle-ci apparaisse dans ses livres comme revenu, éventuellement taxable si l'exercice montre un bénéfice.

La traduction est faite maintenant; il faut encore produire le livre. Cela signifie un travail de composition typographique, le dessin d'une couverture, une supervision de la production, une lecture des épreuves à tous les stades (les galleys, le montage, la mise en page). Mentionnons enfin l'impression, la promotion, la publicité, les frais généraux (location et maintenance des locaux, inventaires), la comptabilité ainsi que le paiement des royalties à l'auteur; pensons encore aux messages, au courrier, aux appels téléphoniques à longue distance, etc. Tout cela doit se refléter sur la vente réelle du livre à sa sortie en librairie.

Pourtant le traducteur lui-même n'est pas payé à l'excès. Pour une somme variant de 3 1/2 à 5 cents le mot, il doit faire son brouillon puis rédiger le texte dans sa version définitive, il doit le taper ou le faire taper à la machine sous une forme claire, il doit aussi faire des révisions après consultation avec l'éditeur. Le plus talentueux et le plus travailleur des traducteurs peut, sans doute, gagner une bonne partie de sa vie en se consacrant à ce travail; néanmoins, pour la plupart d'entre eux, le travail, restant discontinu, comporte toujours une part d'impondérable. Quelques-uns de ces traducteurs ont été excellents, il faut le dire, quoiqu'il serait déplaisant de faire ici des comparaisons. Disons, simplement, que dans un programme de publication d'importance, il est impossible pour un éditeur de faire appel à un ou deux "excellents" traducteurs qui, connus pour tels, sont généralement très occupés. Il se voit donc obligé de faire appel à des génies de moindre envergure.

Il arrive également que des oeuvres nous soient offertes, déjà toutes traduites, par des aspirants-traducteurs. Cela peut être intéressant, jusqu'à l'instant où la recherche montre que les droits du livre en question sont déjà retenus par quelqu'un d'autre, ou même que l'oeuvre a été déjà traduite et déjà publiée. A moins que la traduction ne soit pas acceptable. A moins que le livre présenté ne rentre

de Roy, publié dans une traduction originale chez McClelland and Stewart, a été La montagne secrète, en 1961; cette maison d'édition possède les droits des autres oeuvres de Roy qu'elle publiera dans la New Canadian Library.

McMillan, à Toronto, a publié les oeuvres importantes de Ringue, Jean-Charles Harvey et Gérard Bessette; Harvey dès 1938, Ringue en 1960 et Bessette en 1962 et 1967. McGraw-Hill, de New York, a publié Le Survenant de Germaine Guévremont en 1952 et McMillan, à New York, a publié cinq ouvrages de Louis Hémon dans les années '20. En 1963, Ryerson, de Toronto, publiait Agaguk d'Yves Thériault, suivi par les deux volumes autobiographiques de Claire Martin. Dans un gant de fer et La joue droite, mais en un seul volume sous le titre de In An Iron Glove, en 1968. Cette même année, McClelland and Stewart publiait la traduction de Le Couteau sur la table de Jacques Godbout, suivi, en 1970, de la traduction par Longman de Salut Galarneau, sous le titre de Hail Galarneau.

La dernière décennie a vu une extension notable des activités de traduction ainsi qu'une plus grande rapidité dans la production, comme le signalent Philip Stratford et Maureen Newman dans leur étude bilingue faite à la demande de l'Humanities Research Council, publiée en 1975 sous le titre de Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français. Ils attribuent cette accélération, et particulièrement le mouvement datant de 1972, à l'aide accordée par le secrétariat d'Etat aux éditeurs canadiens dans le but de faire traduire des oeuvres.

En ce qui concerne les traductions d'oeuvres écrites en français en anglais, une maison s'est particulièrement distinguée depuis cinq ou six ans; il s'agit de The House of Anansi, à Toronto, qui depuis 1970 a traduit et publié cinq livres de Roch Carrier, commençant avec "La Guerre, yes sir," suivi par des ouvrages de Jacques Plulin, Hubert Aquin, Jacques Ferron et Réjean Ducharme.

The New Press, maintenant une succursale de General Publishing, a mis l'accent sur le théâtre, de même que The Playwrights' Co-op de Toronto. Taton books de Vancouver et les Presses de l'université de Toronto se sont intéressés à des oeuvres individuelles comme Angéline de Montbrun de Laure Conan. De son côté, Coach House de Toronto a édité récemment des ouvrages de Jacques Ferron, Antonine Maillet et Nicole Brossard.

Oberon d'Ottawa, un nouveau venu, a produit en anglais Le Fou de l'île de Félix Leclerc dont c'était la première oeuvre à être publiée en anglais. Muson, à qui nous devons une ancienne traduction des Anciens Canadiens d'Aubert de Gaspé (1929), vient de publier Les Chambres de bois d'Anne Hébert.

Harvest House, de Montréal, a commencé la publication de son programme de traduction en 1965 avec Ethel and The Terroist de Claude Jasmin, suivi en 1967 de Les Ecoeurants de Jacques Hébert, sous le titre de The Temple On The River. Notre travail s'est accéléré avec la mise en marché de notre sé-

Que sera le futur? En ce moment, il semble bien assuré que le gouvernement fédéral continuera son aide à la traduction. Mais publier les oeuvres traduites est encore une entreprise précaire. Si l'on en juge par notre propre expérience, celle aussi du Cercle du Livre de France et des Editions du Jour, celle de McClelland and Stewart, on est en droit de suspecter que la publication d'oeuvres de fiction originales ou d'oeuvres de fiction en traduction reste une activité financièrement déficitaire. Cela est encore plus vrai pour le théâtre et la poésie. Des rapports en provenance des États-Unis ou du Royaume-Uni semblent suggérer également que les oeuvres de fiction ne sont pas plus rentables là-bas qu'elles ne le sont ici. Si elles le sont, cela est dû aux ventes en livre de poche ainsi qu'aux droits subsidiaires, télévision, films, etc, chose rare au Canada.

Parmi les gouvernements provinciaux, celui de l'Ontario, par le biais de son Conseil des arts, fournit en addition aux éditeurs un bloc de subventions annuelles moins important que celui accordé par le Conseil des arts du Canada mais proportionnel à ce dernier. D'autre part, sa politique de prêts à l'édition est la seule en ce moment à offrir un capital de travail, à un intérêt nominal de 4%, à de grandes et moyennes entreprises d'édition et, parfois même, à des petites. Aucune autre province n'a une telle politique. Québec, dont l'intérêt est pourtant de voir de nombreuses oeuvres d'expression française traduites en anglais, n'a jusqu'à lors rien fait virtuellement et le programme de prêts qu'il a établi est si complexe et si dispendieux (les intérêts sont au même niveau que tous prêts purement commerciaux) qu'il n'y a pas un seul éditeur québécois, français ou anglais, capable d'en profiter. Il ne faut pourtant pas être un génie pour comprendre que, en ce qui concerne le capital disponible, les éditeurs du Québec, des deux langues, travaillent en désavantage si on les compare à leurs confrères de l'Ontario. Leurs simple survie est, assurément, en jeu.

Quoiqu'il en soit, il m'apparaît que les Gouvernements fédéraux et provinciaux devront en arriver à garantir des prêts pour fournir un capital de travail aux éditeurs qui ont prouvé leur capacité par la qualité de leur catalogue et l'accueil critique qu'ils ont reçu, cela dans le seul but de leur permettre de subsister.

Il faut enfin mettre l'accent sur un point particulier. Si l'on doit faire des traductions, il faut donc que les droits soit achetés. Et de combien? Dans ce renouveau de l'intérêt qui entoure la traduction, spécialement dans le domaine de la littérature française-anglaise, on semble parfois croire qu'il s'agit là d'un commerce profitable; c'est une désolante faute de jugement. S'il y a une lie au trésor au bout de la route, elle est certainement à quelques années de navigation par rapport à la réalité d'aujourd'hui. En attendant, une politique continue de publication d'oeuvres de fiction traduite impliquent que les éditeurs des oeuvres originales et que les auteurs concernés acceptent de traiter avec l'éditeur qui assume les frais de la traduction selon des termes raisonnables. S'il est question d'avances, elles ne peuvent qu'être modestes à la lumière des circonstances réelles. Quand un marché large réussi à se constituer, tout le monde, alors, en profitera conjointement.

Mais ceux qui en profiteront le plus seront encore les lecteurs canadiens, nous-mêmes, qui pourront puiser largement dans nos littératures nationales le sens d'une Communauté et notre propre estime.

Maynard Gertler est le président-fondateur de HARVEST HOUSE, maison d'édition dont le siège et les activités sont toutes à Montréal. HARVEST HOUSE publie essentiellement en anglais. Toutefois, on y trouve maintenant une importante collection d'oeuvres canadiennes françaises en traduction anglaise.

Comment retrouver l'amour quand on a perdu la mémoire?

LES ÉTANGS DE HOLLANDE

Dominique Saint-Alban
Cécile Rohanny perd la mémoire dans un accident d'auto. Elle doit repartir à zéro, réapprendre sa propre vie. Mais à mesure qu'elle émerge de sa nuit, son angoisse augmente: François, son mari, semble décidé à ne lui livrer qu'une partie de la vérité... Dominique Saint-Alban est l'auteur de Noëlle aux quatre vents, Le roman d'amour des grandes Egéries et Anne jour après jour.



196 pages \$8.75

FLAMMARION LITÉE.

Une immense machine à rêver. LES GARENNES DE WATERSHIP DOWN.

Richard Adams
Un récit qui atteint la simplicité et la force des grands mythes. Un noyau d'idéalistes cherche à fonder une société plus juste. Pour la première fois les héros d'une telle épopée sont des lapins. Ce roman est une quête, celle du bonheur et de la paix.

70 semaines en tête de liste des best-sellers du Sunday Times, plus d'un million d'exemplaires vendus en format de poche, et bientôt un long métrage d'animation.



411 pages \$14.95

FLAMMARION LITÉE.

Peut-on vivre jusqu'à 150 ans? LES CENTENAIRES DES ANDES.

David Davies
Dans une communauté de la Cordillère des Andes, les villageois vivent 150 ans tout en conservant leur agilité et leur lucidité. Leur décès n'est bien souvent qu'accidentel. Pourquoi et comment vivent-ils si longtemps? Quelle place gardent-ils dans la communauté? L'auteur est membre de l'unité gérontologique de "University College" de Londres.



242 pages \$8.95

FLAMMARION LITÉE.

La clé de l'évolution? L'HOMME ET LES HOMMES.

Jean Hamburger
L'aventure humaine est devenue un combat entre la nature — soumettant les êtres vivants à d'implacables lois d'inégalité et de sélection — et l'homme, cherchant à créer de nouvelles règles. Cette lutte prend de plus en plus le sens d'une révolte contre l'ordre naturel. Quels en sont les dangers?

Membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie Nationale de Médecine, Jean Hamburger est l'auteur de "La puissance et la fragilité".



162 pages \$9.95

FLAMMARION LITÉE.

L'Occident s'inquiète? L'ÉTAGE NOBLE.

Jean-Louis Curtis
L'auteur de "La Chine m'inquiète" porte un regard incisif sur des hommes et des femmes d'aujourd'hui qui vivent dans un monde menacé, qui appartiennent à une société en train de se désintégrer. Dans ces trois récits au subtil suspense psychologique, il met à nu certaines vérités terribles de notre époque.

Jean-Louis Curtis a remporté le Prix Goncourt en 1947 pour "Les forêts de la nuit" et le Grand Prix de Littérature de l'Académie Française en 1972 pour l'ensemble de son oeuvre.



236 pages \$11.95

FLAMMARION LITÉE.

La Foire internationale du livre de Montréal accueille chaque année les éditeurs des quatre coins du monde

Place Bonaventure, du 19 au 23 mai 1976

VENEZ vous promener dans les allées de la plus grande exposition internationale de livres, en Amérique du Nord et prendre contact avec le monde de l'édition.

INVITATION SPÉCIALE AUX 5 à 12 ANS. TERRE DES JEUNES

Une vaste section du Hall d'exposition est réservée à une biblio-audio-vidéo pour réunir les meilleurs ouvrages publiés pour les jeunes dans le monde, avec un centre de consultation de ceux-ci, sous la direction de professionnels.

Des auteurs et artistes réputés signeront leurs livres.

Prix d'entrée: \$1.50 adultes, \$1.00 enfants, moins de 12 ans, accès gratuit.

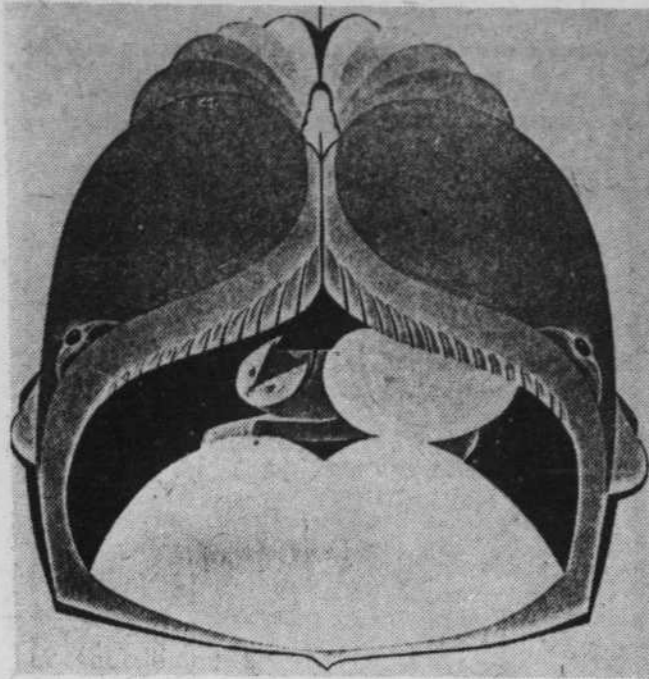
Heures de visite pour le public: Samedi 22 mai, de 12 à 18 heures; Dimanche 23 mai, de 14 à 19 heures.

Les Editions HRW Ltée
8035 est, rue Jarry, Montréal, Québec, Canada H1J 1H6

ÉDITEUR DE MANUELS SCOLAIRES
• élémentaire • secondaire • collégial • universitaire •

VENEZ NOUS RENDRE VISITE AU KIOSQUE: 929

Téléphone: (514) 351-7810
Télex: 05-828639
Cable: AYCHOLT MONTREAL



Cette jeune femme, professeur d'arts plastiques au primaire depuis plusieurs années, n'est pas tendre. "Ce n'est pas la quantité de livres d'images québécois qui fait défaut, mais plutôt la qualité, n'hésite-t-elle pas à affirmer au cours d'une entrevue: sur 120 albums actuellement sur le marché, on compte à peine sur les dix doigts de la main ceux qui sont satisfaisants tant ad niveau du texte que de l'illustration".

L'histoire du livre d'images québécois est très récente: les premiers albums remontent à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale, lorsque le Québec ne reçoit plus de livres de France. C'est en 1945 qu'est publié le prestigieux album "Ristontac", illustré par Robert Lapalme, ainsi que les albums de Claude, illustrés avec beaucoup de charme par Laure. Jusqu'en 1970, il ne s'est publié que très peu de livres d'images; la plupart de ceux actuellement sur le marché ont été publiés ces six dernières années.

Pour Lucienne Fontannaz, un livre d'images, c'est de la pédagogie appliquée. L'enfant apprend à connaître le monde à travers ces images et à le faire sien. La "lecture" des images doit permettre une participation active et constituer une stimulation à la communication: elle doit renforcer l'enfant

émotionnellement, développer son imagination créatrice et ses facultés intellectuelles, élargir ses capacités réceptives et éveiller sa sensibilité à la qualité de la ligne, de la forme, de la couleur tout en l'aidant à comprendre diverses formes d'arts actuelles tout en lui permettant de former son jugement esthétique.

Au palmarès des livres d'images québécois qui répondent à ces critères de valeur, Lucienne Fontannaz n'en inscrit que huit. C'est bien maigre. Et encore, dit-elle, on ne les trouve pas dans toutes les librairies. Il faut connaître l'adresse des deux ou trois librairies qui s'aventurent à en faire la vente... Mais ça, c'est une autre histoire.

Elle a retenu parmi ces huit la surprise de Dame Chenille, par Henriette Major, dont les maquettes détaillées et poétiques de Claude Lafortune transmettent le symbolisme du récit, la magie de la métamorphose. Il y a aussi Un drôle de petit cheval, du même auteur, illustré cette fois par Guy Gaucher dont le dessin énergique et expressif, l'humour sied à la spontanéité de l'histoire.

La biche miraculeuse, d'Elizabeth Cleaver, révèle à travers ses images une poésie qui peut être appréciée à tous les âges. Il en est de même pour le langage plastique à la fois riche et original.

Il y a une simplicité de bon ton dans Mary of Miles 18 (le seul album que Lucienne Fontannaz ait trouvé dans cette catégorie qui soit de la langue anglaise et édité au Québec): l'image délicate transmet avec vérité des émotions humaines. Les illustrations de Louise Méthé pour La poulette grise sont bien contrôlées esthétiquement et conviennent à la simplicité de cette comptine.

Le triste dragon et Lazaros Olibrius, par Christiane Duchesne, sont deux petits albums fantaisistes autant par le texte que par l'image. Il y a dans cet album une gratuité agréable qui nous change; c'est même un peu insolite.

Même s'il y a un peu d'hésitations et de la mollesse dans Ouram, d'Anne Vallières, l'histoire est fantaisiste, amusante et à la fois suffisamment simple pour être comprise par les enfants. Le sens de l'humour y est rafraîchissant, et c'est rare.

Mais cela ne fait que huit albums sur 120. Qu'en est-il des 112 autres? Le texte et les images sont souvent mièvres ou vulgaires, les couleurs rose bonbon ou bleu délavé, l'ensemble ennuyeux, d'une insignifiance et d'une pauvreté à faire pleurer, souligne Lucienne Fontannaz. "Tout en étudiant cet éventail d'albums de la production québécoise, j'ai souvent remarqué que des images qui se veulent originales, fantaisistes, sont plutôt maniérées, manquent de profondeur, de simplicité et donc de vérité."

L'enfant aime ce qui est vrai, ce qui est simple, mais qui en même temps laisse la place à des interprétations symboliques. Mais ce qui est encore plus important que tout, il faut que l'auteur et l'illustrateur aient un élan d'affection envers l'enfant dont ils veulent retenir l'attention.

"Ce que je critique dans la nouvelle vague des livres d'images qui sortent actuellement sur le marché, tant au Québec qu'à l'étranger, ce n'est pas, dit-elle, qu'ils soient un peu abstraits, avant-gardistes ou même intellectuels. Ce que je critique, c'est le manque d'émotion: ce sont de belles images, jolies pour les yeux, mais qui ne sont que des exercices de graphisme et de couleur. Il ne faut pas s'étonner alors que l'enfant mette cet album de côté. Cette tendance se retrouve surtout chez les illustrateurs qui ont une formation d'école des Beaux-arts, c'est-à-dire une formation esthétique. L'image n'est importante que par le message qu'elle contient. C'est là que réside la difficulté pour l'illustrateur."

Mme Fontannaz, qui appartient elle-même à ce groupe, admet volontiers que son premier album, Les perles de pluie, bien accueilli par la critique et qui connaît déjà un véritable succès (le livre sera traduit en anglais par une maison d'édition torontoise), n'a atteint ce but qu'en partie. "Mon premier livre a cette tendance à avoir des couleurs chatoyantes, de belles images, mais on peut déjà déceler un souci d'expression dans les attitudes et à travers les yeux du chat."

Il n'est pas facile de faire passer des émotions, mais cela demeure pour elle un objectif primordial pour ses prochains albums, tout comme celui de transmettre un message culturel.

Pour les besoins de sa thèse, Mme Fontannaz a interviewé des éditeurs de livres d'images, des libraires, des professeurs, des parents. Tous souhaitent que le jeune lecteur puisse s'identifier à des personnages et à un contexte qui soient québécois. C'est un désir qui est très fort, mais qui en même temps porte à réflexion, note-t-elle, car chacun a sa propre conception de l'identité québécoise. Pour cer-

tains, c'est décrire la flore, la faune du Québec ou des aspects de notre folklore comme la cabane à sucre (ce dernier thème n'a encore jamais été traité dans un album pour enfants). Pour d'autres, la cabane à sucre n'est pas une réalité des petits Québécois d'aujourd'hui: on a tendance à confondre le folklore avec les sources originales et fondamentales du peuple québécois. La question n'est pas "faut-il faire des livres avec des images du Québec", mais plutôt "faut-il faire des livres qui re-

tiennent pas à se regrouper entre elles. A tout cela, vient s'ajouter un manque d'intérêt de la part du gouvernement.

Quant à l'illustrateur face à l'éditeur, il n'hésite pas à signifier son insatisfaction. Sur les quatorze rencontrés par Mme Fontannaz, treize se plaignent de la lenteur du processus de publication: c'est à décourager même les plus enthousiastes. Des projets peuvent rester des mois chez l'éditeur sans qu'il n'y ait de réponse. Plusieurs se

par

RENÉE ROWAN



produisent l'idéologie dominante ou qui la contestent?"

Le touriste en visite ici réclamera un livre d'images sur notre pays. "Il ne faut pas travailler en fonction des touristes, c'est évident, reconnaît Lucienne Fontannaz, mais ils peuvent nous aider à prendre conscience de ce qui nous est propre et auquel nous ne pensons pas." Ainsi, par exemple, il est assez étonnant qu'aucun auteur ou illustrateur n'ait pensé à faire un album sur Montréal et sa ville souterraine, ce qui ne manquerait pas de fasciner l'imagination des jeunes lecteurs non seulement ceux de l'étranger, mais également les nôtres.

Est-il intéressant pour les éditeurs québécois de publier des albums pour enfants? Dans l'ensemble, la réponse est négative. Pour certains, le livre d'images vient à peine de naître ici et ne peut déjà être à son meilleur. D'autres sont beaucoup plus catégoriques en affirmant que ce qui s'est fait jusqu'à maintenant est minable. Peu nombreux, constatent-ils, sont les auteurs qui aient la maîtrise du langage et de la psychologie de l'enfant.

Par ailleurs, les éditeurs interrogés par Mme Fontannaz s'accordent à dire que dans les librairies, on ne trouve que trois ou quatre livres d'images québécois ce qui, trop souvent, conduit le consommateur à porter son choix sur un album de la production étrangère. Le livre d'images local doit faire face à une concurrence au niveau des prix, ce qui rend la situation encore plus difficile, surtout si l'on tient compte du marché très limité et d'un grave problème de distribution. Signalons enfin qu'il y a un peu de maisons d'édition qui s'intéressent

disent limités par le format des livres, la maquette, les sujets qui ne correspondent pas à leur sensibilité ou à l'idée qu'ils se font d'un album pour enfants, de la mauvaise qualité de l'impression, et le reste.

Deux illustrateurs ont assisté à la faillite de leur maison d'édition; d'autres disent que les royalties ne sont pas payées. A tous ces griefs, viennent se greffer les problèmes de la promotion et de la distribution.

"Pour que le livre d'images québécois puisse arriver à maturité, cela implique une somme de travail que peu d'illustrateurs et éditeurs sont prêts à fournir, affirme notre interlocutrice. Pour eux, ce n'est pas une aventure rentable financièrement."

Nos livres d'images, même les meilleurs, sont encore très traditionnels. Pourquoi, poursuit-elle, ne pas utiliser davantage tous les nouveaux médias qui nous entourent: le montage photographique, le collage, la sérigraphie, la gravure pour n'en nommer que quelques-uns?"

"Le public devrait attendre de l'éditeur non seulement qu'il choisisse parmi les travaux qui lui sont soumis ceux de qualité, mais aussi qu'il ose choisir des moyens qui n'ont pas encore été expérimentés, qu'il ose, en d'autres mots, être précurseur."

Pour cela, conclut Mme Fontannaz, il faudrait que nos maisons d'édition soient conseillées par des personnes qui connaissent bien le domaine du livre d'images, celui de l'illustration et du texte comme celui de la pédagogie de l'enfant. Ainsi, l'éditeur, l'illustrateur, l'écrivain et le conseiller pourraient for-

mer une équipe dans laquelle "il ne serait plus question ni de rendre service, ni d'exploiter", mais de produire un bon livre d'images qui séduise l'enfant tout en intéressant l'adulte qui le lira et le regardera avec lui.

Au terme de cette entrevue, la jeune femme reprend à son compte cette phrase de François Ruy-Vidal, directeur des éditions Grasset-Jeunesse: "Il n'y a pas d'art, de couleur, de littérature pour enfants: il y a l'art, la couleur et la littérature, un point c'est tout."

L'UNESCO a déclaré 1976 l'année du livre pour enfant. Pour marquer cette occasion, la Foire du livre de Montréal consacre une section complète aux livres pour jeunes. Où en sommes-nous au Québec dans ce domaine? Quels progrès avons-nous réalisés au cours des derniers quinze ans? Avec Lucienne Fontannaz, auteur d'un remarquable album Les perles de pluie publié récemment aux éditions Le Tamarois dans la Collection de l'étoile filante, et qui vient de présenter une thèse sur le livre d'images québécois, nous faisons le point.

EDITIONS TOURET
LIBRAIRIE ACCRÉDITÉE

LIVRES
SPÉCIALISÉS DANS LA LITTÉRATURE
JEUNESSE DE 3 À 12 ANS

JEUX ÉDUCATIFS

Albums à colorier-Décalcomanies
Boîte de jeux de domino-Loto-Puzzles-
19 boîtes de différents jeux-Collages

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS
DES ÉDITIONS ERASME

BOB et BOBETTE
LE LOUP QUI RIT

BESSY

JÉRÔME

LA FLEUR QUI PARLE

SAFARI

ÉDITIONS TOURET
Distributeurs exclusifs
1370 est, rue Beaubien
Montréal tél.: 279-0843

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Les Éditions du Jour

RAMINAGRADU

PRIX DE LITTÉRATURE JEUNESSE
DU CONSEIL DES ARTS 1976
PRIX MARIE-CLAIRE DAVELUY

RAMINAGRADU
de Louise Aylwin

Un livre de contes comme on en a rarement vu. Il est écrit entièrement à la main par une jeune fille d'Amos, professeur à la Commission scolaire du Nouveau-Québec, chez les esquimaux, qui a en outre dessiné toutes les images de ce beau livre. C'est un ouvrage plein de fraîcheur et de subtilités destiné aux enfants extraordinaires de tout âge.
UN LIVRE D'HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

En vente partout à \$4.50

AJG-137

C'est la première fois qu'une Anthologie didactique mobilise tant d'universitaires et de professeurs: nous avons pu compter sur le concours de quatre équipes et de vingt-quatre collaborateurs. C'est la première fois aussi qu'une anthologie didactique est consacrée à l'ensemble des littératures de langue française hors de France.

Littératures de langue française hors de France

chez votre libraire habituel

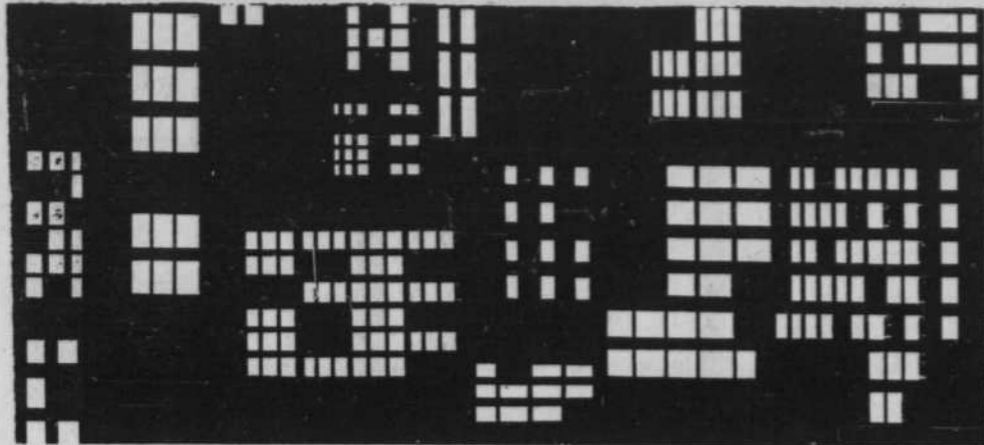
\$15.50

L'Anthologie des littératures de langue française hors de France est principalement destinée à la jeunesse scolaire et universitaire ainsi qu'aux enseignants de français des pays francophones et des pays non francophones où le français est enseigné en tant que langue seconde ou langue étrangère. Il va sans dire qu'elle est susceptible d'intéresser tout amateur de littérature.

ANTHOLOGIE DIDACTIQUE

Elle comprend neuf sections alphabétiquement ordonnées: Afrique noire, Madagascar et Îles Maurice; Antilles (Haïti, Martinique, Guadeloupe), Guyane et Louisiane; Belgique; Liban; Grand-Duché du Luxembourg; Maghreb; Québec; Suisse romande; Vietnam.

ÉDITIONS DU NOUVEAU PÉDAGOGIQUE
8955, boul. St-Laurent, Montréal H2N 1M6 — Tél. 384-8760



Malgré la modernisation des ateliers, le prix du livre augmente au Québec

■ Parmi les questions que peuvent se poser les lecteurs, il en est une, cruciale, qui est le prix du livre au Québec. Ce prix n'a cessé de monter. Pourtant, la modernisation de l'appareillage d'imprimerie pouvait laisser croire à une diminution. Bernard Lanier aborde cette question.

Les amateurs de lecture trouvent exorbitant le prix qu'un libraire leur demande aujourd'hui. Il y a quelques années, il était possible de se procurer un livre pour une somme minime, alors que maintenant, il faut souvent déboursé de \$10,00 à \$15,00 pour l'achat d'un volume. Pourquoi? Nous pourrions répondre par une autre question: Pourquoi la modernisation de l'industrie de l'automobile n'a pas apporté de diminution dans le prix des voitures?

Il nous faut considérer l'ensemble de la situation économique actuelle. L'adepte de la lecture ne peut se sentir plus dévalorisé que le consommateur de tout autre produit. L'industrie de l'imprimerie n'a pas été épargnée par l'inflation. Le coût des matières premières a doublé ces dernières années et celui de la main-d'œuvre a augmenté de plus de 50%. Un ouvrier qualifié qui gagnait par exemple, en 1972, \$5,53 l'heure, gagne actuellement, pour le même travail, \$8,97. Nous imaginons que les intermédiaires (éditeurs et maisons de distribution) ont, eux aussi, été victimes de l'inflation et que leurs frais d'exploitation ont augmenté au même rythme que ceux des autres commerces.

Pouvons-nous parler de modernisation de l'équipement d'imprimerie. Même si les changements technologiques ont été assez nombreux, les procédés d'impression sont restés pratiquement les mêmes. Il

existe cette de la machinerie sophistiquée qui fabrique un produit d'imprimerie quasi de A à Z. Cet équipement ultra rapide et moderne requiert, il est vrai, moins de main-d'œuvre, mais demande des investissements de milliers de dollars et surtout répond à un besoin de très forts tirages. Même si l'imprimeur s'équipe de machinerie plus rapide, les investissements qu'il doit déboursé sont énormes et sont loin de s'équilibrer avec l'économie réalisée par la diminution de la main-d'œuvre. Et tout le monde sait que le taux de l'argent est cher de nos jours. De plus, au Canada, d'après une étude sur l'imprimerie commerciale, effectuée par le ministère fédéral de l'Industrie et du Commerce, l'imprimerie souffre d'une surcapacité de production. Cette situation de fait est due à l'achat non concerté d'équipement ultra rapide et ultra moderne, dans un milieu de très faible consommation; et c'est pourquoi l'imprimeur averti qui veut investir dans son atelier, doit y songer à deux fois et étudier sérieusement le marché avant de se lancer dans des achats de machinerie qui pourrait rester inactive, faute de commandes. D'où nos doutes à ce que la modernisation aurait vraiment pu minimiser nos coûts de production et par le fait même, nos prix vendants. Même chez nos voisins du sud, où la population est beaucoup plus importante qu'ici, où les livres sont imprimés à des milliers d'exemplaires, ces équipements modernes dont nous parlions plus haut, n'ont fait leur apparition que dans quelques ateliers que nous pouvons compter sur les doigts de la main et il n'est pas prouvé

que tous, à ce jour, font leurs frais!

Quel est le tirage d'un volume au Québec? Quelques milliers d'exemplaires. Dans la production d'un livre ou de tout imprimé, les premières copies sont les plus coûteuses. En effet, il en coûte aussi cher de faire la composition et la mise en train pour produire quelques volumes que pour en imprimer un demi-million. Au Québec, nos tirages sont très limités vu notre faible population. Les débouchés de notre commerce sont restreints. L'exportation pourrait aider à augmenter les tirages, mais là encore, faudrait-il être en mesure de compétitionner le marché européen. Nos coûts de production nous le permettent-ils? D'après des études de proportions, les matières premières représentent 40% du chiffre d'affaires d'un imprimeur, la main-d'œuvre 29%, les dépenses fixes 10% et l'administration 14%. Il ne reste donc à l'imprimeur qu'un profit de 7% avant impôts. Ces chiffres n'ont pas varié depuis dix ans. L'Europe, même avec le taux d'inflation qu'elle connaît, à cause des quantités de livres qu'elle peut vendre et des salaires qui y sont payés, peut produire des livres à meilleur compte que nous.

Comme nous le soulignons au début de cet article, l'adepte de la lecture n'a pas vu la modernisation réussir à vraiment diminuer les coûts de production de l'imprimeur et ce surtout faute du manque de débouchés pour le livre québécois.

■ M. Bernard Lanier est président de l'Association des maîtres-imprimeurs de Montréal, Inc.

La FILM et les presses universitaires

A quoi peut donc servir la Foire internationale du livre de Montréal pour des presses universitaires revient à poser la question: à quoi peuvent servir des presses universitaires? Ces organismes généralement mal connus du public sont des maisons d'édition rattachées à une université. Il en existe quatre au Québec: Les Presses de l'Université Laval, Les Presses de l'Université de Montréal, Les Presses de l'Université du Québec et McGill-Queen's University Press.

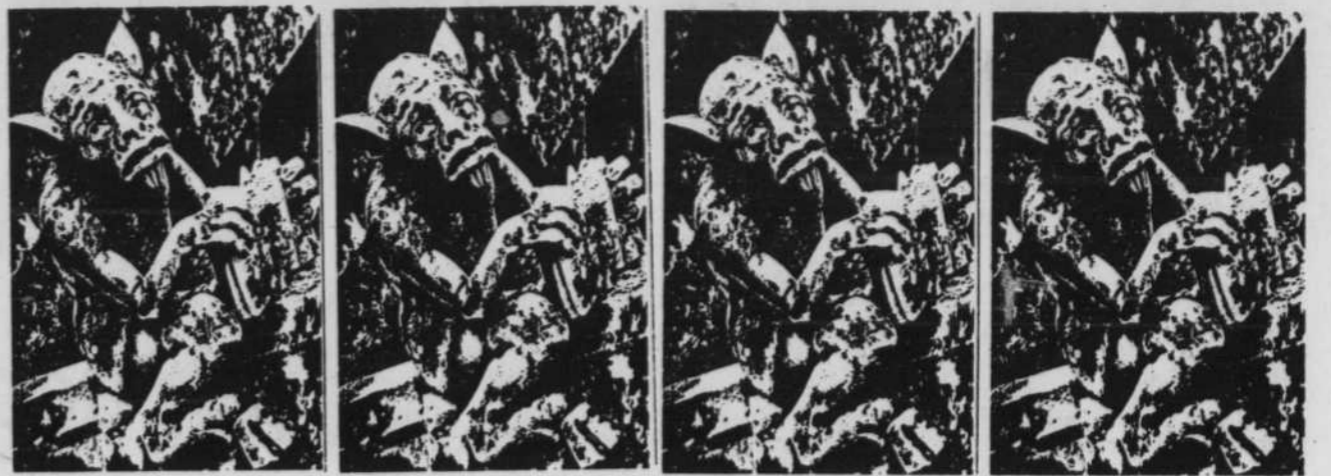
Chacune d'entre elles essaie de refléter la personnalité de l'université qu'elle représente, en éditant, publiant et diffusant les travaux des universitaires québécois et parfois ceux de l'extérieur. C'est ainsi que la politique de publication de l'une des Presses universitaires et la suivante:

"Editer, publier et diffuser les travaux des professeurs, des chercheurs, des étudiants et des membres de l'Université ou de tout auteur dont les travaux ont une relation avec l'enseignement, la recherche universitaire ou le service de la collectivité. Le principal critère de sélection des projets soumis est la qualité.

Publier dans tous les domaines de la connaissance, en diffusant les résultats de recherches et en les mettant à la portée des lecteurs non spécialisés. Les travaux sont publiés sous la forme la plus appropriée, compte tenu des progrès de la technologie des communications.

De plus, afin de faciliter la fonction d'enseignement, de recherche et de service à la communauté, offrir des services de diffusion à condition que les travaux proposés répondent aux critères de sélection habituels. De façon plus générale, constituer un agent de développement du milieu québécois en favorisant l'écllosion, l'évolution et la diffusion des idées et des connaissances qui font évoluer la société québécoise du triple point de vue socio-politique, culturel et économique.

Cela étant dit quelle est l'utilité de la FILM pour les presses universitaires? Il existe déjà de nombreuses associations. Pour n'en nommer que quelques-unes: l'Association québécoise des Presses universitaires (AQPU), l'Association des Presses universitaires canadiennes (APUC), l'Association internationale des Presses universitaires de langue française



(AIPULF), l'American Association of University Press (AAUP), l'Association internationale des éditeurs de publications savantes (AIEPS), etc. Il existe également des foires internationales annuelles: Francfort, Bruxelles, Nice, Varsovie, Jerusalem, etc. Et nous avons depuis quelques années au Québec et au Canada une prolifération de salons, de congrès et d'expositions: Québec, Chicoutimi ou Jonquières, Rimouski, l'ACFAS, le Congrès des Sociétés savantes, l'ASTED; sans parler de la foule d'autres expositions de livres et de congrès de spécialistes.

A moins d'être des maniaques de la plume et du voyage pourquoi une autre foire à Montréal? Pourquoi des éditeurs qui publient, en principe, des livres qui se diffusent partout dans le monde ont-ils besoin de rencontrer leurs confrères? La FILM étant une d'éditeurs où l'on négocie des achats et des ventes de droits de traduction ou d'adaptation, des contrats de distribution ou de diffusion exclusive semble n'être qu'une foire de plus pour les éditeurs universitaires.

Tel n'est pas le cas cependant. Les trois Presses universitaires québécoises francophones sont prises dans un étou aux

mâchoires puissantes. D'un côté, le monde anglo-saxon qui constitue souvent un miroir aux alouettes pour nos universitaires, et de l'autre, l'Europe francophone où il n'est encore "de bon bec que de Paris".

La langue française n'étant plus, dans certains domaines, le véhicule puissant qu'elle était, il faut que de plus en plus les éditeurs qui publient dans des disciplines similaires se connaissent et travaillent ensemble (sans parler de l'interdisciplinarité). Pour pouvoir diffuser la "culture québécoise" au sens large il faut que les éditeurs et les diffuseurs de tous les pays connaissent la production québécoise. Pour remplir pleinement notre rôle en tant qu'éditeur universitaire, nous devons connaître le meilleur canal par lequel passer pour que nos publications atteignent la plus large diffusion possible. Cette diffusion internationale peut prendre différentes formes: distribution directe, diffusion en exclusivité, coédition, adaptation, traduction, etc. Certains livres des presses universitaires ont été traduits ou sont en voie de l'être, en italien, en espagnol, en japonais, etc. Nous avons publié des traductions de l'américain, du russe, de l'allemand, etc.

Le XXe siècle est le siècle des communications, mais même chez les savants et les universitaires, les langues sans être une barrière constituent un frein puissant qui ralentit la diffusion du savoir. Notre rôle d'éditeur universitaire québécois est triple: abattre les obstacles à l'intérieur de la francophonie, faire connaître, dans les autres langues, les travaux des chercheurs québécois, rendre les travaux importants, écrits dans les autres langues, accessibles aux chercheurs québécois et francophones.

La FILM, dans ce triple rôle, constitue pour nous une plaque tournante, car elle permet de faire le point avec certains collègues sur des projets déjà entamés, elle nous ouvre de nouveaux horizons et elle nous permet de faire connaître la production récente. Elle permet, enfin et surtout, de créer un lien entre les deux côtés de l'Atlantique.

Il existe de nombreuses lacunes et de nombreux obstacles dans l'édition universitaire de langue française. Citons pélemêle: manque de ressources des auteurs, méconnaissance du milieu universitaire, difficultés de la coopération internationale, manque de traducteurs spécialisés, entraves étatiques,

la reprographie sauvage, manque de normalisation de l'information, etc. Malgré cela les presses universitaires québécoises francophones sont de mieux en mieux connues à l'étranger et elles jouent un rôle important au sein de la communauté universitaire francophone. Cette situation est due, en bonne partie, à leur présence continue au cours des années à des Foires comme celles de Francfort et de Bruxelles, et plus récemment à la FILM qui nous permet d'accueillir nos collègues étrangers ainsi que les professionnels du monde du livre et le public québécois.

Sans désirer la prolifération des foires internationales ou régionales, je souhaite quand même que la FILM devienne une manifestation annuelle à caractère permanent, car elle nous offre l'occasion une fois de plus, dans l'année, de faire le point, de confronter des idées, de trouver des débouchés, d'améliorer nos structures de diffusion et de faire tout ce travail sur place, en accueillant nos collègues de l'étranger.

■ M. Thomas Déri est le directeur général des Presses de l'Université du Québec.

par
BERNARD LANIER

par
THOMAS DÉRI

LEMÉAC, ÉDITEUR

Vient de paraître

UN CONTE POUR ENFANTS:

MA VACHE BOSSIE

par Gabrielle Roy

5.95

Illustré par Louise Pomminville

UNE ÉTUDE:

L'ENFANT-PERSONNAGE ET L'AUTORITÉ

DANS LA LITTÉRATURE ENFANTINE

par Marielle Durand

9.95

UN TÉMOIGNAGE:

AU MITAN DE LA VIE

par Jacques Grand'Maison

8.95

STAND LEMÉAC À LA FOIRE INTERNATIONALE DU LIVRE DE MONTRÉAL, no 922

En vente dans toutes les librairies et dans les librairies Leméac: Sept-Îles, Val d'Or, Haute-Rive et Montréal.

DIFFUSION: 5111, rue Durocher, Montréal - 273-2844

GRANGER FRÈRES LIMITEE

ÉDITION — COÉDITION — EXCLUSIVITÉ — DISTRIBUTION

DISTRIBUTION EXCLUSIVE

ÉDITIONS DUPUIS (livres et albums pour la jeunesse)	500 titres
ÉDITIONS FLEURUS (fonds jeunesse, techniques éducatives)	300 titres
ÉDITIONS FLEURUS (psycho-pédagogie, sciences humaines...)	150 titres
ÉDITIONS DU LOMBARD (livres et albums pour la jeunesse)	225 titres
ÉDITIONS QUÉBEC-AMÉRIQUE (auteurs canadiens, traductions)	7 titres
ÉDITIONS DI BELLO (haute couture...)	9 titres
NOUVELLES ÉDITIONS DE L'ARC - Gilles Vigneault	30 titres
MERCURE DE FRANCE & PARENTS: En attendant bébé	

ÉDITIONS « GRANGER-GAMMA »

COLLECTION LE TRÈFLE, créations manuelles éducatives	10 titres
COLLECTION CARROUSEL, créations manuelles artistiques	4 titres
COLLECTION GRANGER-UNIVERS	10 titres
COLLECTION TOUR DU MONDE "GRANGER"	4 titres
COLLECTION HISTOIRE ILLUSTRÉE DU MONDE MODERNE	5 titres
COLLECTION LES JEUNES DÉCOUVRENT...	1 titre
COLLECTION LA HOTTE ENCHANTÉE	10 titres
COLLECTION AUTREFOIS	25 titres
COLLECTION OUVRE L'OEIL, POUR T'AMUSER ET POUR APPRENDRE	10 titres
COLLECTION J'OBSERVE LA NATURE	5 titres
COLLECTION QUI SUI-JE?	8 titres

COLLECTION FABIEN (à paraître)	
COLLECTION CARROUSEL PRÉSCOLAIRE (à paraître)	

ÉDITIONS « GRANGER »

MÉTHODE DE LECTURE FOREST-OUMET: "JOUONS ENSEMBLE"	9 titres
CATÉCHÈSE "VIENS VERS LE PÈRE"	4 titres

L'Instituto cubano del Libro

Sous l'égide de l'Unesco se sont constituées en Inde, au Nigéria, en Colombie et en maintes autres points du globe des bibliothèques ambulantes adoptées à des pays où l'alphabétisation progressait à pas de géant. De ces expériences réussies, André Maurois tira à l'époque la leçon: un besoin urgent de bibliothèques publiques "seul accès à la lecture, pour les masses". Cette bibliothèque publique, écrivait Maurois, "devrait être obligatoire dans chaque village, comme l'est devenue l'école dont elle est le complément".

S'il est un pays où ces vues ont trouvé un terrain fertile, c'est bien Cuba, un pays où en 1958, sous Fulgencio Batista, on ne comptait qu'un volume imprimé dans l'archipel par six habitants, en moyenne. Seize ans plus tard, Cuba produisait 20 fois davantage de livres; sa moyenne per capita, quant aux livres imprimés à Cuba, atteignait presque quatre livres. Il y avait eu croissance annuelle moyenne de 34% entre 1967 et 1974, dans l'industrie cubaine du livre. Cet essor remarquable coïncidait avec la création de l'Institut Cubain du Livre (Instituto Cubano del Libro), qui atteint maintenant la cote de 30 millions de livres par année, soit près de quatre fois la production de l'ICL en 1967.

L'ICL vise avant tout à satisfaire les besoins du lecteur cubain. Ainsi, près de trois quarts de sa production est destinée prioritairement aux divers secteurs du réseau scolaire. Le coût des volumes cubains est à ce point concurrentiel que, moyennant certaines conditions de mise en marché, l'un des libraires montréalais spécialisés dans la littérature de langue espagnole pourrait ne se fier qu'à Cuba pour 80% de son volume d'affaires; pour l'instant cependant, ce libraire importe surtout du Mexique, de l'Argentine

et de l'Espagne et 10% à peine des publications vendues à sa librairie proviennent de Cuba.

Une telle croissance s'explique pour le souci qu'ont eu les Cubains, depuis 1959, de lutter contre l'analphabétisme et de combler, par la suite, les désirs de toutes les couches de lecteurs en leur rendant accessible la littérature de tous les pays et de tous les genres. A noter que tout étudiant cubain a droit gratuitement aux livres jugés indispensables à ses études. Cuba compte beaucoup sur des installations modernes, en voie de parachèvement pour 1977 à Guan-tánamo et à La Havane, pour soutenir l'expansion de son industrie du livre. Alors peut-être laissera-t-on au marché d'exportation plus que le "surplus exportable" de tous ces stocks qui n'ont pas le temps de jaunir dans les entrepôts.

L'Institut Cubain du Livre regroupe sous six thèmes les titres publiés sous sa responsabilité: 1) enseignement et éducation; 2) sciences, médecine et technique; 3) sciences sociales et politiques; 4) littérature (ce qui inclut les prix littéraires décernés par Casa de las Americas); 5) enfance et jeunesse; 6) autres. En 1974, par exemple, sur 734 titres parus, 225 relevaient du

premier thème (éducation) et 125 du thème "littérature", pouvant comprendre des rééditions de classiques russes français, anglais ou latino-américains.

Si une oeuvre est jugée d'importance supérieure, le tirage peut atteindre ou dépasser les 60.000 exemplaires. Un titre destiné aux scientifiques ou aux spécialistes ne justifiera par contre qu'un tirage de 2.000 à 5.000 exemplaires, selon les normes du directeur général de MICL, Rolando Rodriguez.

L'ICL est également responsable de la distribution de disques ou d'imprimés (excluant la presse quotidienne), de périodiques, ou de dépliants.

Un libraire espagnol installé à Montréal rend hommage en ces termes à l'ICL dont il est l'agent dans la métropole canadienne: "De toutes les revues publiées dans les pays de langue espagnole, c'est Casa de las Americas qui est la plus respectée" — parmi les directeurs de la revue se trouve l'une des compagnes de première heure de Fidel Castro, Haydée Santamaria. Ce libraire, F. Gonzalez, (Libreria Las Americas, Boul. Saint-Laurent) a tenu à rappeler dans une entrevue récente que le critère principal de l'ICL, ce n'est pas le commerce mais bien la qualité de l'outil de travail mis

à la disposition d'un lecteur. Retirant des tablettes deux éditions de "Los de Abajo", de M. Azuela, Gonzalez attire l'attention sur le prix de détail: \$1.90 pour l'édition cubaine et \$2.25 pour l'édition mexicaine. Or, outre le texte complet du roman, l'édition cubaine inclut une introduction fort bien faite, un lexique et des tableaux expliquant l'époque où s'insère l'auteur. Gonzalez n'hésitera donc pas à vous conseiller l'édition cubaine de "Los de Abajo", comme il le fera pour l'édition cubaine de "Don Segundo Sombra" s'il vous arrive d'hésiter entre la maison d'édition argentine et sa contrepartie cubaine.

Comme il se doit, l'ICL prépare minutieusement une édition complète en 27 tomes des oeuvres de "l'auteur intellectuel" de la Révolution cubaine, José Martí. Cette encyclopédie des écrits poétiques, journalistiques, des lettres, traductions etc. dus à la plume de Martí paraît grâce au labeur de Juan Marinello et sera disponible aux non-Cubains au prix approximatif de \$220 (dollars canadiens). Gonzalez a sollicité 3.000 personnes ou institutions susceptibles de souscrire à cette publication de prestige: la liste d'envoi comprend surtout des étudiants d'universités, des bibliothèques et des institutions américaines et même françaises, ce qui s'expliquerait par l'élimination de certains problèmes de douanes lorsqu'un volume cubain transite par Montréal.

Gonzalez admire la préoccupation de la Bibliothèque Nationale, à Cuba, de se renseigner sur tous les volumes rares offerts en vente, ou en échange, à



ou l'accès à la lecture pour les masses

par
CLÉMENT TRUDEL

des libraires cubains. Le crédit accordé en principe par un libraire pour une vieille édition de Cervantes ou de Bartolomé de Las Casas n'est pas versé automatiquement. La Bibliothèque Nationale doit vérifier si tel livre est disponible déjà dans les bibliothèques publiques. L'autorisation de mettre en vente l'édition rare ne viendra que si vraiment la collectivité cubaine n'en a pas besoin pour enrichir ses bibliothèques. Si une telle politique existait au Québec ou au Canada, se plaindrait-on que la meilleure "canadienne" se retrouve dans les universités américaines?

Pour améliorer la qualité technique de ses publications, Cuba a conclu des ententes avec l'URSS, avec la Bulgarie, la RDA, le Mexique, l'Espagne et l'Argentine. Les écoles d'arts graphiques accueillent nombre de futurs techniciens du livre cubain et si le corps professionnel n'est pas encore formé dans certaines disciplines plus récentes — comme le procédé d'impression offset — des stagiaires cubains se retrouveront à Moscou ou dans d'autres pays amis pour pallier cette lacune.

Ces échanges facilitent la traduction à Cuba d'oeuvres étrangères et contribuent, au surplus, à faire connaître dans d'autres pays les meilleurs écrivains et essayistes de Cuba. Pour réaliser son Atlas national, Cuba a su conjuguer les efforts des plus distingués géographes et cartographes d'URSS à ceux du personnel déjà formé à Cuba; le résultat en fut une co-édition de grand calibre comparable aux

meilleurs ouvrages du genre en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis ou en France.

Rolando Rodriguez, dans une entrevue accordée l'an dernier à Gramma, traçait le panorama des réalisations, objectifs et tentatives qui font les succès "modestes" revendiqués par cet ensemble qu'est l'ICL, pour en venir à un profil équilibré des thèmes en même temps qu'à un contenu conforme aux aspirations du Cubain d'aujourd'hui. Cuba entend développer par ses publications "la conscience de classe, l'éducation scientifique et la formation culturelle, morale, esthétique et spirituelle de notre société socialiste." d'éliminer tout ce qui paraît être "païen" tandis que si l'on observe bien l'éventail des publications en provenance de La Havane, les Cubains ne craignent pas l'affrontement avec des idéologies différentes, voire parfois avec des "dissidents".

En proclamant, il y a déjà quinze ans de cela, l'année de

l'éducation (1961), Fidel Castro n'avait-il pas souligné que "le peuple a accès à une réalité qu'auparavant il ne pouvait atteindre: les livres. Des millions de livres, disait en substance Castro, ont servi à glorifier le vice, le mensonge et à soustraire des intérêts misérables. Nous ne disons pas au peuple: croix. Nous lui disons: lis. Les réactionnaires ne disaient pas au peuple de lire mais bien de croire".

Les classiques du marxisme-Léninisme voisinent donc, dans les catalogues d'oeuvres destinées aux Cubains, avec des monographies ou des essais tendant à démasquer les visées de l'impérialisme et à semer la solidarité avec les peuples qui réussissent à s'émanciper. Ce qui n'exclut pas l'accès à des livres pour la détente, comme les romans d'Agatha Christie, ou à des oeuvres d'exilés qui, dans leur pays d'origine, n'auraient jamais osé croire être publiés: c'est le cas de nombreux Haï-

tien et Dominicains, notamment.

Lorsque les responsables de l'Unesco évoquent des torrents de livres pour étancher la soif croissante d'instruction dans le monde, ils ont sans doute sous les yeux des rapports sur l'effort déployé à Cuba ou dans d'autres pays, minimes quant à leur superficie mais qui s'entêtent à vouloir conserver l'aspect de foyers de culture, à engendrer une civilisation où deviendraient impensables le cri d'un général franquistes: "mort à l'intelligence". Par les livres, et c'est ce qu'il faut à Cuba, on ne se borne pas à pratiquer une certaine gymnastique de l'esprit mais on prend contact avec tous les chercheurs.

"La démocratie exige... que les masses, devenues source du pouvoir, soient instruites... de tous les grands problèmes" (A. Maurois) et l'imprimé contribue prioritairement à cette tâche d'ouverture au monde souhaitée par les auteurs de tous les horizons.

Librairie Garneau Ltée

à la foire internationale du livre de Montréal

Les nouveautés aux éditions de la LIBRAIRIE GARNEAU

AMOUR-FEU
poésie
Reine Malouin 3.95

L'OEUVRE DE MÉDARD BOURGAULT
volume illustré, 130 photos
Angéline Saint-Pierre 6.95

LIEUX ET MONUMENTS HISTORIQUES DE QUÉBEC ET ENVIRONS
Rodolphe Fournier N.P. 9.95

LA TREMBLAYE MILLENAIRE tome I
histoire
Paul Médéric 12.95

A PARAÎTRE EN MAI

NOIR SUR SANG
Suzanne Paradis

VERS LA JOIE
Alice Lemieux-Lévesque

VIVE L'AUTOMNE
Georgette Lacroix

librairie du scorpion le réseau

la raison du plus près est toujours la meilleure...

Service aux collectivités 382-2111
Centre Laval 688-5422
Centre Langellier 254-6402
Mail Champlain 672-9222
Centre Domaine 256-9564
Les Terrasses (centre ville) 288-3514
Galeries d'Anjou 351-4170

Aussi disponibles



3 milliards de rats

18 planches \$10.95 en couleurs



Les auteurs nous proposent une théorie d'application systématique des principes fondamentaux du sport collectif et une remise en question de la conception de ces sports d'équipe, grâce à une redéfinition du rôle des joueurs, de l'entraîneur et de l'équipe elle-même.
360 pages
8 tableaux
235 schémas \$5.95

Les puq vous proposent une explication du Québec moderne en trois volumes

- SA LANGUE** LE CHOC DES LANGUES AU QUÉBEC (1760-1970) par Guy Bouthillier et Jean Meynaud \$14.50
- SON ÉCONOMIE** L'ÉCONOMIE QUÉBÉCOISE sous la direction de Rodrigue Tremblay \$12.50
- SA POLITIQUE** LA POLITIQUE AU CANADA ET AU QUÉBEC par André Bernard \$12.50

Cette trilogie couvre tous les aspects, historiques et modernes, des trois aspects fondamentaux de la société québécoise contemporaine.

Fernand Dumont La Vie du Québec Le lieu de l'homme	Léon Dion Nationalismes et politique au Québec Le Bill 60 et la société québécoise	Jean Le Moine Convergences	Gilles Marcotte Une littérature qui se fait Présence de la critique	Jean-Claude Godin Laurent Mailhot Le théâtre québécois
Fernand Dumont Chantiers Pour la conversion de la pensée chrétienne	Le Canada au seuil du siècle de l'abondance en collaboration	Placide Gaboury L'homme inchangé	Jean-Charles Falardeau Imaginaire social et littéraire Notre société et son roman	Naim Kattan Le réel et le théâtral
Guy Rocher L'Économique L'Organisation sociale Le Changement social	Ramsay Cook Le sphinx parle français (Un Canadien anglais s'interroge sur le Québec)	Jean Simard Une façon de parler	Jean Ethier-Biais Littératures-mélanges	Anne Hébert Théâtre Le torrent
Guy Rocher Le Québec en mutation	Pierre-Elliott Trudeau Le fédéralisme et la société canadienne-française	Henri Bélanger Place à l'homme (Essai de français québécois)	Paul Gay Notre roman Notre poésie	André Laurondeau Théâtre
La Société canadienne-française Choc de Marcel Rioux Yves Martin	Jean-Paul Tardivel Pour la Patrie	Marshall McLuhan Pour comprendre les médias La galaxie Gutenberg	Jacques Ferron La Charette Contes (Édition intégrale)	Alan Bosquet Poésie du Québec
Claude Ducharme Sociologie par les textes	Gilles Lalonde Pourquoi le fédéralisme	Pierre Bailargeon Le Choix	Yves Thériault Contes pour un homme seul	Gilles Marcotte Le Temps des poètes
Le Québec qui se fait Choc et présentation de Claude Ryan	Louis-Edmond Hamelin Nordicité canadienne	Roland Brunet L'École sans diplôme	L'appel du Nord dans la littérature canadienne Jack Warwick	Rina Lasnier La salle des rêves
Le Québec d'aujourd'hui Direction de Jean-Luc Migué	Pierre Vadeboncoeur La ligne du risque	La désacralisation en collaboration	Gabrielle Roy La route d'Altamont	Pierre Vadeboncoeur Un amour libre
L'Université Québécoise du proche avenir Choc de René Hurtubise	En collaboration Le processus électoral au Québec	Historiographie de la philosophie au Québec (1853-1971) En collaboration	Maurice Emond Yves Thériault et le combat de l'homme	Jean-Aubert Loranger Les Atmosphères Nouveaux Poèmes
Québec 1960-1980 La crise du développement en collaboration	Richard Chabot Le curé de campagne et la consécration locale (1837-38)	Dr Kari Stern Refus de la ferme	Anne Hébert / Frank Scott Dialogue sur le traducteur à propos de Tombeau des rois	Marie-Claire Biais Les Voyageurs sacrés
Québec hier et aujourd'hui en collaboration	Robert Cliche, Madeleine Ferron Les Beaucerons, ces insoumis Quand le peuple fait la loi	Berthelot Brunet Histoire de la littérature canadienne Histoire de la littérature française	Gilles Marcotte Les bonnes rencontres	Jacques Godbout D'Amour P.O.
Guy Rocher, Pierre Bélanger École et Société au Québec	Rosario Biodeau Histoire des Canadas	Marshall McLuhan Du Cliché à l'Archétype Guerre et paix dans le village planétaire	Clément Mosan L'âge de la littérature canadienne	Paul Charal Malenfant Poèmes de la mer pays
Jacques Grand'Maison Stratégies sociales Nouveaux modèles sociaux	Jean-Luc Migué Gérard Bélanger Le Prix de la santé	Fernand Ouellette Les actes retrouvés Depuis Novalis	Saint-Denis Garneau Lettres à ses amis	Maria José Thériault Pourtant le Sud...
Jacques Grand'Maison Vers un nouveau pouvoir Symboliques d'hier et d'aujourd'hui	Gérald Fortin La Fin d'un règne	Naim Kattan Écrivains des Amériques Les États-Unis Le Canada anglais	Un siècle de littérature canadienne Année cinquante de 1967 à 1967	Alain Grandbois Avant le chaos Visages du monde

La FILM honore Germaine Guévremont

Une oeuvre mythologique qui s'ouvre à la contemplation

Si nous commençons, une bonne fois pour toutes, à identifier puis à nommer nos classiques littéraires, il faudrait mettre *Le Survenant* de Germaine Guévremont en tête de liste. Non plus comme une apparition qui s'estompe sitôt après l'esquisse, mais vraiment comme un objet de contemplation, donc comme un personnage mythologique. Et entendons ici le mot mythologie dans le sens le plus dynamique possible.

On a lu *Le Survenant* de Germaine Guévremont, publié en 1956, après avoir parcouru en diagonale *En Pleine terre* (1953). C'est un magnifique et très suave recueil de nouvelles où, déjà, la future romancière consignait les grandes images, les premiers épisodes de l'univers des îles de Sorel. Plus tard, dans son roman, elle devait planter le même décor du petit monde insulaire, mais pour un grand personnage voyageur appelé Venant pour les intimes et Grand-Dieu-des-routes pour tous les autres et dont la seule présence devenait image à la fois concentrique puis paramétrique. C'est dire déjà que le *Survenant* est au coeur de notre petite histoire (la vraie et la seule peut-être) et qu'il en explique du même coup les contours lointains, toute cette part ignorée qui demeure en nous et dont on devine parfois la nostalgie sur les visages de nos "héros".

En souvenir, nous retenons l'image protectionniste puis régionale, à la fois inquiétante et provocatrice d'une sorte de demiurge, au profil aussi attirant, aussi complexe, sans doute aussi multiple que les paysages mêmes de ce pays et au langage, si près des êtres et des choses d'ici que force nous est, toute réflexion faite, d'évoquer les concepts tragiques, — donc essentiels, — d'amour et de mort, de luminosité et de lumière, de présence étouffante et d'absence aliénante. Une des exceptionnelles qualités de ce

personnage, c'est d'avoir su, mieux que personne d'autre, utiliser les mots et la langue de ce pays avec une véricité, une puissance et une poésie encore inégales. S'il est une langue québécoise, authentique et vraie, c'est le *Survenant* qui la parle le mieux.

En ménageant tous ses mots, donc en mesurant, donc en langage obsédant, cet homme proclame le paradoxe du Québec, c'est-à-dire que semblable à nous tous, puis attestant tous nos complexes et toutes nos aspirations, le *Survenant* s'installe au centre du Cercle qu'il a mal à quitter et affirme de par la force de tous ses gestes le droit à l'éclatement final, donc mortel, de ce même Cercle qui tentait de le tenir rattaché à lui, de l'étouffer, de l'empêcher de vivre.

Le premier roman de Germaine Guévremont s'illumine par son difficile dénouement, un peu par ailleurs comme le *Menaud* de Félix-Antoine Savard, mais à la différence près que la romancière opte pour une fin sentimentale et chagrinée alors que Savard, prophète, choisit une sortie tonitruante. Dans un certain sens donc le roman de Savard serait plus engagé que celui de madame Guévremont; il serait, aussi, plus circonstancié. Le *Survenant* par contre me paraît plus largement ouvert sur une compréhension globale de la psychose (ou de la psychologie) québécoise.

Trouvant sa place privilégiée dans la panoplie des classiques

québécois, le personnage du *Survenant* s'installe de par une sorte de hasard délibéré (d'ailleurs, autant le dénouement intéresse, autant l'entrée en matière fascine dans le récit) au centre du cercle pour en mieux faire éclater le périmètre. Au coeur de la vie quotidienne depuis longtemps devenue routinière et monotone il conjugue des mots nouveaux puis inquiétants: ceux de l'aliénation qu'il rejette, ceux de la servitude contre quoi il s'insurge, puis ceux aussi de la libération à quoi il aspire et, enfin ceux des espaces sans frontières qui confirment et expliquent son appartenance universelle (le mot n'est pas trop fort). Cela suffit, cette composition d'homme suffit donc à une seule pour que tout un îlot soit circonscrit — miroir de l'aliénation — soit fasciné, — besoin du Seigneur et du Maître, — pour qu'enfin le Dieu-des-routes apporte le salut au profit de sa propre Ascension, c'est-à-dire de son éléva-

tion au-dessus des autres, donc de son départ demeuré (savamment) mystérieux.

Le *Survenant* se sauve (dans le sens canadien et français du terme) alors que, demiurge lui aussi, Menaud assume son aliénation et sa paranoïa au milieu même des siens qui le consacrent prophète, donc qui le canonisent. Dans la recherche de la liberté pour leur peuple, les deux personnages se ressemblent, sauf pour la fin qu'ils se choisissent: Menaud voit son nom inscrit sur l'interminable liste des saints, le *Survenant*, sur celle des maudits, ceux qui, après une vaine parole, et une aussi vaine présence, choisissent le silence et l'absence. En restant au détriment de sa santé, Menaud accepte la démenche; en partant au profit de son être, le *Survenant* proclame les droits absolus de l'être humain à la Vie et au Rêve. L'image du Cercle s'estompe au profit de l'image de la route, ligne droite qui part de la gauche

par
ANDRÉ RENAUD



LES ÉDITIONS DU

CLF

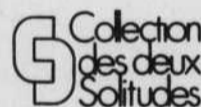


En un quart de siècle le CLF a déjà publié plus de 300 ouvrages littéraires Québécois et il est fier d'être l'éditeur de ces prestigieux auteurs:

ANDRÉ LANGEVIN
CLAIRE MARTIN
ROGER LEMELIN
LOUISE MAHEUX-FORCIER
BERTRAND VAC
YVETTE NAUBERT
JOVETTE BERNIER
FRANÇOISE LORANGER
JEAN PALARDY
GILLES ARCHAMBAULT
ALICE PARIZEAU
JAN DOAT
JEAN PELLERIN
EUGÈNE CLOUTIER
CLAUDE JASMIN
ANDRÉ BERTHIAUME
JEAN-JULES RICHARD
MICHELLE GUÉRIN
GUY-MARC FOURNIER
FRANCIS BOSSUS
JACQUES LAMARCHE

HUBERT AQUIN
PAUL TOUPIN
GÉRARD BESSETTE
JEAN SIMARD
MARIE-CLAIRE BLAIS
JEAN ÉTHIER-BLAIS
JACQUES LANGUIRAND
LOUIS GAUTHIER
ADRIEN THÉRIO
DIANE GIGUÈRE
ROGER FOURNIER
SOLANGE CHAPUT-ROLLAND
JEAN FILIATRAULT
MINOU PETROWSKI
GEORGES CARTIER
ANNE BERNARD
JEAN-PIERRE GUAY
CHARLES SOUCY
YVON BOUCHER
PIERRE STEWART
JEAN SOMCYNKY

Grâce à eux le CLF a remporté plus de 40 prix littéraires au Québec.



Depuis 1973 le CLF a fondé la collection des deux Solitudes qui compte déjà certains des plus grands auteurs canadiens-anglais traduits en français:
Emily Carr
W.O. Mitchell
Morley Callaghan
Robertson Davies
Mordecai Richler
Roy Mac Skimming
Constance Beresford-Howe
Margaret Laurence

Pierre Tisseyre, CLF, 8955 boul. St-Laurent, Montréal. Diffusion DUSSAULT (division du gros). Tél.: 384-8760.

Librairie Raffin

GALERIES RIVE-NORD

REPENTIGNY

581-9892

(Détail)

6722 ST-HUBERT

MONTRÉAL

274-2870

(Gros et Détail)

SERVICE DE DÉTAIL

6722, St-Hubert, 274-2870

Galerias Rive-Nord Repentigny, 581-9892

CHOIX VARIÉ DE:

Bandes dessinées
Best-Sellers

Sciences occultes
Science fiction

ouvrages de référence

SERVICE DE GROS

(274-7449)

Psychologie populaire Parapsychologie

et Domaines Connexes

Best-sellers

Ouvrages de référence

Librairie agréée — Établie depuis 1929

LE LIVRE QUE VOUS CHERCHEZ

VOUS LE TROUVEREZ À LA LIBRAIRIE RAFFIN

LE DEVOIR

Conception et supervision:
Georges Vigny
Coordination rédactionnelle:
Jean Basile
Publicité:
Pierre Gingras
Montage:
Réel Duchesneau
Des tirés à part sont disponibles à nos bureaux, au 211, rue du Saint-Sacrement.
Communiquer au:
844-3361
(Mme Louise Paquette)

ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE

Jean Roussetot

"L'ENGRENAGE"

Ce recueil de nouvelles a obtenu
des voix à la Bourse Goncourt
de la nouvelle 1976

ÉDITIONS FRANCE-EMPIRE

68, rue Jean-Jacques Rousseau
75001 Paris
France

La Foire Internationale du livre de Montréal

Stand 737

Un jeune bicentenaire

L'édition belge d'expression française

On ne sait jamais trop par quel bout saisir l'édition belge. Jetons donc sur le papier quelques pièces d'un puzzle que nous tenterons ensuite d'assembler. Il y a en Belgique 2.320 éditeurs, précisons: 2.320 personnes qui ont demandé un numéro d'éditeur au Dépôt légal de la Bibliothèque Royale de Bruxelles. En reprenant les chiffres de la Fédération des éditeurs belges (1), nous n'obtenons déjà plus "que" 222 éditeurs professionnels, dont 110 en Flandre, 85 à Bruxelles et 27 en Wallonie. Nous pouvons arriver enfin à une petite centaine d'éditeurs francophones en éliminant les éditeurs en veilleuse, les doubles affiliations, etc.

On obtient ainsi la répartition suivante:

1. Éditeurs réalisant moins de 5 millions (FB) de chiffre d'affaires: 63
2. Éditeurs réalisant entre 5 et 50 millions (FB) de chiffres d'affaires: 27
3. Éditeurs réalisant plus de 50 millions (FB) de chiffres d'affaires: 6 (2)

Total: 96
Si nous plaçons ces chiffres sur une carte, nous constatons que les plus grosses maisons sont situées en Wallonie. Le chiffre d'affaires global wallon est de 1.133 millions à Bruxelles. Ce chiffre permet de dégager un fait important: contrairement à Paris, Bruxelles n'est pas un centre éditorial intense. Si nous soulignons aussi que ce chiffre wallon est réalisé à 85% par 4 firmes familiales spécialisées dans le livre de poche ou dans la bande dessinée possédant leur propre imprimerie, nous avons dit (presque) tout de l'édition belge d'expression française.

La Belgique est un pays de moins de 10 millions d'habitants

qui compte presque 5.000 imprimeries, soit une imprimerie pour 2.000 habitants. C'est un record mondial. Comment s'étonner dès lors que 33% des éditeurs professionnels belges — dont les plus importants — soient des imprimeurs (contre 5% en France)? La plupart des maisons centenaires (une trentaine) et bicentennaires (une demi-douzaine) sont des imprimeurs. L'imprimerie belge est d'ailleurs connue pour la qualité de ses reproductions d'œuvres d'art et pour sa maîtrise de l'impression sur papier Bible (les ouvrages de la collection "La Pléiade" sont souvent imprimés à Bruges). Que l'éditeur belge soit aussi un imprimeur est un fait essentiel et caractéristique de l'édition belge. Si cette situation assure une meilleure coordination des services, parfois des prix de revient plus compétitifs, elle tend à faire agir l'éditeur en imprimeur soucieux de rentabiliser un matériel et des techniciens de plus en plus coûteux. L'édition devient alors un bouche-trou ou un passe-temps qui ne s'insère pas dans un projet éditorial à

moyen ou long terme.

Poursuivons l'étude de notre carte éditoriale belge. Luttant en quelque sorte contre leur régionalisation, les éditeurs belges entretiennent des relations très suivies avec Paris. Leur rêve à tous est d'avoir un bureau dans le 5e ou le 6e. Rien qu'une adresse, parfois. Mais que l'on pourra faire figurer sur le courrier, dans les bibliographies, dans les annonces publicitaires. C'est que la Belgique francophone est petite. (4 millions d'habitants) et ne nourrit guère son éditeur.

A moins de se limiter à quelques domaines spécialisés, l'éditeur belge doit exporter. Et d'abord sur le marché français (3). Mais la tâche est difficile. Outre le fait que l'état belge ne l'encourage guère (il le frappe d'une taxe de dédouanement unique en Europe (4), la France offre une résistance sourde à l'invasion étrangère. C'est pourquoi l'éditeur belge masque ses origines honteuses en se disant parisien, c'est pourquoi il hésite beaucoup à participer à une exposition officielle belge qui présente à travers la France des livres belges de langue française.

Cependant, le plus sûr moyen de franchir la Loire, n'est pas

de se masquer la face mais de travailler des créneaux non occupés par les éditeurs français. C'est par l'originalité de sa production que l'éditeur belge peut "percer" en France. Nous ne rappelons là qu'une loi générale qui ressemble fort à un truisme mais aussi à un axiome fondamental.

On peut ainsi tenter d'expliquer la production belge. Reportons-nous au tableau suivant ci-après (chiffres de 1974): Le best-seller belge apparaît tout de suite: la bande dessinée et l'album pour enfants: 38% du C.A. global. L'édition belge, c'est avant tout Tintin, Gaston Lagaffe et quelques autres. Faut-il à nouveau citer ces chiffres lus et entendus partout sur les tirages, les ventes, les traductions des albums de Hergé? Il y avait là, il y a quelques années, un créneau ouvert. Quelques éditeurs belges l'ont compris et les résultats sont là. En évoquant ce flair pour le créneau libre, on ne peut manquer de mentionner André Gérard et son équipe à qui l'on doit le format "flash". Les présentoirs métalliques mobiles, les premiers livres de poche universitaires en quatre couleurs, etc.

Par contre, les créneaux littéraires sont bouchés, depuis longtemps et pour longtemps. C'est que la littérature est affaire parisienne, quasi exclusivement. Les éditeurs français "de province" subissent d'ailleurs comme leurs homologues belges les conséquences du vieil adage: "Il n'est bon bec que de Paris". A Paris, s'est développé autour de la littérature, un appareil incomparable de production, de célébration et de conservation des œuvres: maisons d'éditions, agents littéraires, revues littéraires, académies, salons, prix, etc. Par conséquent, ce n'est souvent qu'en désespoir de cause que les jeunes auteurs soumettent leurs manuscrits aux (très rares) édi-

teurs littéraires belges. Ceux-ci publient parfois des textes de premier plan que Paris n'a pas repérés mais souvent des textes de moindre importance et/ou à compte d'auteur.

Revenons sur des terrains plus solides. Un chiffre remarquable est celui du livre scientifique et technique (17%). Bien que le magnétisme parisien joue également dans ce domaine, l'édition scientifique belge peut présenter quelques fleurons: Maurice Grévisse, par exemple. Il ne faudrait pas, d'autre part, ne relever que les chiffres. Alors qu'elle ne représente que 2% du C.A. global, l'édition d'art est importante par la présence belge qu'elle assure à l'étranger par ses qualités techniques, artistiques et scientifiques. On retrouve ici cette longue tradition de l'imprimerie belge que nous évoluons plus haut.

A l'étranger, le livre belge est souvent perçu comme un livre religieux. Jusqu'au concile Vatican II, quelques éditeurs belges, reconnus éditeurs pontificaux, s'étaient fait une réputation mondiale par la publication de livres religieux en latin (missels, livres de messe, recueils de chants grégoriens, etc.). Lors- que tout éditeur, quelle que soit sa nationalité, peut rencontrer (augmentation des coûts techniques et sociaux, édition sauvage, etc), l'éditeur belge de langue française traverse une

crise d'identité. Pris entre deux stades de production — artisanal et industriel —, pris entre deux pays — le sien et la France —, il hésite encore. Il cherche une "solution belge". Son aîné français ne pourrait-il l'aider à la trouver?

Au-delà des problèmes que tout éditeur, quelle que soit sa nationalité, peut rencontrer (augmentation des coûts techniques et sociaux, édition sauvage, etc), l'éditeur belge de langue française traverse une



(2) En France, environ 80 millions font plus de 50 millions (FB) de chiffre d'affaires.

(3) L'éditeur belge a exporté en 1974 vers une centaine de pays, réalisant un chiffre de 2.610 millions, dont 994 en France, soit 38% (chiffres nationaux donnés par l'Institut national des statistiques).

(4) cf. Fédération des éditeurs belges, L'édition belge en péril, Bruxelles, F.e.b., 1975, document ronéotypé.

Yves WINKIN

(1) J. De Raeymaeker, L'édition belge. Etude statistique 1975, Bruxelles, Fédération des éditeurs belges, octobre 1975. La plupart des chiffres cités ici sont extraits de cette étude.

Répartition par genre en pourcentage du chiffre d'affaires global des éditeurs belges de langue française (1974)

	Belgique	France
1. Livres scolaires	9%	13%
2. Livres scientifiques et techniques	17%	14%
3. Sciences humaines, religion	9%	8%
4. Littérature générale	12%	26%
5. Encyclopédie-dictionnaires	3%	20%
6. Beaux-Arts	2%	6%
7. Livres pour la jeunesse	38%	8%
8. Cartes géographiques	1%	1%
9. Divers	4%	1%

L'AVENTURE A SON MEILLEUR

La collection JEUNESSE POP

- 1 - Opium en fraude
- 2 - Au clair de lune
- 3 - La mystérieuse boule de feu
- 4 - La forêt de la peur
- 5 - Victime du XR-16
- 6 - L'odyssée fantastique
- 7 - Justiciers malgré eux
- 8 - L'inconnue des Laurentides
- 9 - Menaces sur Montréal
- 10 - Rescapés du néant
- 11 - Les insurgés de Véga 3
- 12 - Blake se fait la main
- 13 - Pionniers de la Baie James
- 14 - Le piège à bateaux
- 15 - Alerte à l'Université
- 16 - Les Farfelus du cosmos
- 17 - L'héritage de Bhor
- 18 - Révolte secrète
- 19 - L'évasion de Ramok
- 20 - Ramok trahi
- 21 - Le mystère de la femme en noir
- 22 - Diane du Gascogne

Prix de chaque volume - broché: \$2.00 - relié: \$3.50

une littérature de jeunesse bien de chez-nous

«En 1950, 10 maisons d'édition publiaient pour la jeunesse. «En 1971, il ne s'en trouvait plus que deux: Leméac et les Éditions Paulines» (Le Devoir, 5 avril 1974). Aujourd'hui?... La survivance du livre pour enfants au Québec est endossée par un ÉDITEUR courageux: «La détermination de cette maison d'édition — ÉDITIONS PAULINES — à produire de la littérature pour les enfants, mérite d'être soulignée. En le faisant, elle combat l'intrusion en masse des publications étrangères qui n'est pas nécessairement mauvaise, mais qui reste essentiellement un phénomène anormal étant donné les possibilités offertes par le marché québécois et les nombreux talents qui ne demandent qu'à être publiés chez nous! Avant d'acheter un livre de contes à votre enfant, assurez-vous qu'il s'agisse d'un produit québécois.» (Les livres en quelques mots — CHAU-TV).

En vente chez votre libraire habituel

CEC

Une maison québécoise renommée pour ses ouvrages scolaires

Une des plus grandes maisons d'édition au Canada, reconnue depuis vingt ans comme spécialiste en langues secondes et en linguistique appliquée, également réputée pour l'ensemble de ses ouvrages dans diverses disciplines scolaires.

Centre Éducatif et Culturel Inc.
8101, EST BOUL. METROPOLITAIN, MONTRÉAL, QUÉ. H1J 1J9, TÉL. (514) 351-6010

YALOU Pour apaiser votre soif de lecture.

Compagnon de mes vacances.